

# Histoire et Archéologie spadoises.

Villa royale Marie-Henriette  
SPA.

BULLETIN TRIMESTRIEL



(Coll. Musée de la Ville d'Eaux)

Décembre 1996

Histoire et Archéologie Spadoises

A.S.B.L.

Avenue Reine Astrid, 77b

4900 SPA

27e année

Décembre 1996

## BULLETIN N° 88

### SOMMAIRE

– Boîtes et Jolités de Spa Epanouissement de la polychromie au 18e siècle	J.L. CANOY	147
– Encore la Bête de Staneux	P. KOUMOTH	150
– Ombre et lumière sur l'Hôtel d'Orange (suite)	F. BOUROTTE	159
– L'Abbé Achille Salée (suite)	J.P. MONTULET	178
– Une histoire toute simple	G. HANLET	191

Les auteurs conservent seuls la responsabilité des articles insérés.

Editeur responsable: M.-Th. Ramaekers, Préfayhai 8 - 4900 Spa.

### **FERMETURE ANNUELLE**

Le musée de la Ville d'eaux ainsi que le Musée spadois du Cheval seront ouverts durant les vacances scolaires, c'est-à-dire du 21 décembre 1996 au 5 janvier 1997 inclus.

Les mêmes seront fermés du 06 janvier au 15 mars 1996;

### **COTISATION POUR L'ANNÉE 1997**

Nous prions nos anciens membres de ne pas verser leur cotisation avant d'y être conviés; c'est-à-dire avec le bulletin de mars prochain ou lors du passage d'un de nos délégués, pour les personnes habitant le centre de la ville.

Merci aux nouveaux membres de mentionner très lisiblement leurs nom, prénom et adresse complète ainsi que de faire figurer la mention "nouveau membre" en communication.

-----

Réalisation: Marie-Thérèse Ramaekers, Préfayhai 8 - Spa - Tél. 087/77.17.68

Tirage du bulletin: 600 exemplaires - Tous les trimestres;

AVEC LE SOUTIEN DE LA COMMUNAUTÉ FRANÇAISE DE BELGIQUE, MINISTÈRE DE LA CULTURE ET DES AFFAIRES SOCIALES.

AINSI QUE LE SOUTIEN DE LA PROVINCE DE LIÈGE ET DE SON SERVICE DES AFFAIRES CULTURELLES.

## ***BOITES ET JOLITES DE SPA***

### **Epanouissement de la polychromie au 18e siècle**

(suite et fin)

Il y a maintenant un an que paraissait sous le même intitulé mon article (I) se proposant de démontrer que la polychromie parut bien plus tôt que prétendu dans la décoration de nos jolités.

A la fin de celui-ci, j'émettais le souhait "que les heureux propriétaires d'autres beaux polychromes du début du 18e siècle se manifestent et fassent connaître leur(s) trésor(s) afin qu'une étude plus large, plus documentée puisse être effectuée". Le résultat de cet appel est proprement décevant: pas une seule réaction, ni des musées, ni des collectionneurs. A croire que je suis le seul heureux possesseur de tels objets ou le seul à m'y intéresser, ce qui n'est certainement pas le cas. A moins que je n'aie voulu prêcher que des convertis, ce qui m'étonnerait très fort.

Quoi qu'il en soit, afin de compléter ma démonstration tout en mettant fin à cet essai de dialogue, je vous propose aujourd'hui deux autres "chinoiseries" polychromes caractéristiques.

L'illustration n°1 renforce celle de l'année dernière car elle vous montre à nouveau un coffret polychrome indubitablement d'époque Louis XIV avec ses pans coupés et ses arêtes dorées. Le décor, tant du couvercle que des côtés, reprend l'architecture générale des "laques de Chine" de cette époque, son dessin présente la même finesse et les mêmes tons chauds que la magnifique "toilette" de l'année dernière. Comme toujours, les vêtements des personnages n'ont absolument rien d'oriental et le paravent présente les "shippo" habituels.

Nous remarquerons que la décoration des pans coupés de ce polychrome précoce semble avoir été réalisée par une autre main car le dessin détonne dans l'ensemble par une "naïveté" et une irrégularité qui caractérisent cette frise.

Notre illustration n°2 est d'une toute autre facture et constitue un exemple de l'aboutissement fin Louis XV de l'évolution du décor à la chinoise dont je vous ai parlé précédemment.

Après être passé par une période de développement progressif du schéma habituel par la mise en couleur timide des fleurs et des feuilles, après avoir introduit une rocaille devenant finalement exubérante sinon envahissante, nous obtenons ici une présentation, un style totalement différent tant par son architecture que par sa facture.

1



2



Écoutons Lydwine de Moerloose (2): "Les sujets chinois deviennent beaucoup plus raffinés et complexes, perdant leur rigidité primitive pour s'aventurer dans le jeu du mouvement, des modelés et des couleurs naturelles moins stéréotypées. Cette liberté nouvelle est en grande partie due à la technique picturale choisie, d'un maniement plus aisé que celui de la laque".

Le coffret que nous vous proposons est particulièrement représentatif de cette évolution. Sur un fond bleu vif (verdi par l'effet du vernis), un couple de jeunes chinois en costume traditionnel est confortablement assis sous une tonnelle fleurie et lisent ensemble le même document. Leur attitude, leur pose est souple et naturelle dans une atmosphère de sérénité. La tonnelle semble être érigée à l'extrémité d'un promontoire avançant dans un lac. Nous sommes loin du schéma habituel mille fois répété des laques de Chine, plus de shippo ni de cristaux de neige.

La décoration des côtés est également nouvelle et répète sur tout son pourtour les mêmes arbustes à fleurs bleues ou roses que nous trouvons sur le couvercle, mais séparés ici par une petite barrière jaune stylisée. La tableterie elle-même est d'un "modèle Louis XV" typique et cette forme violonée fut utilisée pour nombre de coffrets, quadrilles et autres boîtes à bijoux ou à thé jusqu'à la fin du 19e siècle.

Pour ceux qui ont le bonheur de le posséder, je les renvoie au catalogue du mémoire de Melle de Moerloose qui présente en son n°53 un coffret à décoration similaire et que l'auteur situe au début du dernier tiers du XVIIIe siècle.

Nous clôturons ainsi notre essai de démonstration de l'évolution de la polychromie à Spa au 18e siècle et espérons, malgré l'absence totale des réactions, avoir pu intéresser quelque peu les lecteurs de notre périodique.

J.L. Canoy

(1) Histoire et Archéologie spadoises - Décembre 1995 - Pages 147 à 155.

(2) Moerloose, Lydwine de - Les Bois de Spa - Mémoire UCL année académique 1986-1987, page 114.

## ***ENCORE LA BÊTE DE STANEUX***

Dans un opuscle publié voici plus de cinquante ans déjà et intitulé *La Bête de Staneux*, le Professeur Xavier Janne d'Othée avait rassemblé une documentation fouillée sur ce sujet cher au folklore des bords de la Hoëgne, en particulier à Polleur, où une image de la Bête de Staneux présidait jadis aux célébrations de la fête du Coucou (1). Plus récemment, la découverte d'un temple gallo-romain à Juslenville a réveillé l'intérêt pour cette légende, en l'intégrant à un aperçu critique des documents d'époque gallo-romaine provenant de la région theutoise (2). Il semble, en effet, que la Bête de Staneux permette de lever un coin du voile sur quelques croyances ancestrales de nos contrées et constitue même un avatar de leur difficile extirpation lors de la christianisation de celles-ci.

D'après les quelques documents iconographiques en notre possession, à la vérité tous tardifs mais qui concordent bien avec plusieurs témoignages écrits dont le plus ancien date de 1476, la Bête de Staneux revêtait la forme d'un centaure armé d'un arc à flèches mais curieusement pourvu d'une queue de lion (figure 1). Cette créature imaginaire rappelle étrangement le signe zodiacal du Sagittaire, encore que son aspect d'archer aux cheveux longs déambulant dans d'épaisses forêts conduise à envisager l'existence d'un lien avec la Diane chasserresse jadis vénérée dans nos contrées, où elle s'intégra sans doute avec bonheur au culte des Mères celtiques et dont le Moyen Âge fera une des figures de proue du paganisme combattu par l'Église (3). Toutefois, quand on sait combien les Romains répugnaient à imaginer dans leur panthéon la présence de divinités hybrides, le cas du centaure hérité des Grecs étant marginal d'autant qu'il n'était même pas considéré comme un dieu, la représentation de Diane sous la forme d'un être mi-humain mi-cheval n'aurait pas manqué de les choquer. En Grèce ancienne d'ailleurs, c'est le centaure Chiron qui sera mis identifié au Sagittaire, alors qu'il n'a rien d'un être aux moeurs guerrières : ici l'aspect hybride a prévalu sur l'aspect archer (4). En d'autres termes, et dans la mesure où l'hypothèse d'un culte de Diane peut être présentement envisagée, le recours à une image confondant cette déesse avec le Sagittaire serait due à des nouveau-venus soucieux de présenter la divine archère sous les traits d'un monstre malfaisant susceptible de frapper l'imagination des populations locales en leur inspirant une grande peur à son égard. Envisageons à qui semblable démarche pouvait bien profiter tout en recherchant d'autres indices en faveur d'une présence de Diane en ce lieu.

Un témoignage en faveur de l'existence d'un culte païen au Staneux nous vient d'un passage de l' *Histoire du Marquisat de Franchimont* de R.J. Detroz (5), où l'auteur note que saint Materne avait coutume de gîter en cet endroit lorsqu'il se rendait de Trêves à Tongres, un détail qui mérite d'être souligné quand on sait le rôle que cet évangéliste joua en Rhénanie où, en compagnie de Valère, il s'attaqua à une statue de Diane érigée à l'entrée de la ville de Trêves et qui, d'après d'autres sources, était en fait une icône de Vénus, la déesse de l'amour (6). Le séjour du saint au Staneux n'est sans doute pas fortuit et pourrait s'expliquer, en effet, par la volonté qui était la sienne de détruire les cultes païens, mais aussi d'éviter leur résurgence par une vigilance sans faille peut-être exercée de nuit, lors de rites célébrés en l'honneur de cette déesse lunaire. Ce lieu de culte païen pourrait même avoir bénéficié d'un réel succès, quand on sait que Polleur constituait apparemment un lieu d'étape sur l'antique voie qui reliait les deux villes romaines de Trêves et de Tongres, et qui figurera ultérieurement sur l'itinéraire des pèlerins chrétiens du Moyen Âge, comme l'a montré L. Marquet (7).

L'image de cette Bête effrayante aurait été créée pendant la phase de christianisation de la région ou encore durant le haut Moyen Âge, cherchant ainsi à dissuader les habitants des environs de continuer à se rendre au Staneux où, à l'origine, un bosquet sacré servait de cadre à des pratiques dénoncées par la nouvelle religion, car elles mettaient sans doute l'accent sur les vertus fécondantes et guérisseuses d'une déesse païenne, voire d'une source ou d'un ruisseau associés à son culte (8). Dans les mentalités de l'époque, en effet, il était courant d'imaginer la présence de monstres ou d'animaux fantastiques dans des sites peu accessibles ou peu fréquentés (9). C'est cette volonté de discréditer le Staneux aux yeux des populations fraîchement converties au christianisme qui aurait d'ailleurs conduit à placer dans la première église de Polleur une image de la Bête, le tableau daté de 1742 et qui ne sera retiré qu'à la révolution française (10) n'étant jamais que le dernier témoin de cette présence païenne insolite dans une église et que J.-P. Bovy considérait comme "immémoriale" (11). Les paroissiens étaient ainsi prévenus du danger qui les guettait s'ils gagnaient malgré tout l'ancien *nemus*, la tradition rapportant, apparemment sans certitude aucune, que le monstre avait été tué par les Pollinois. Cette mise à mort ne constituerait d'ailleurs qu'une allusion voilée à la destruction du lieu de culte par les premiers évangélistes du site, ainsi que l'a fait observer P. Bertholet (12).



Figure 1. La Bête de Staneux, d'après une reproduction de Bovy, *op. cit.*, hors-texte

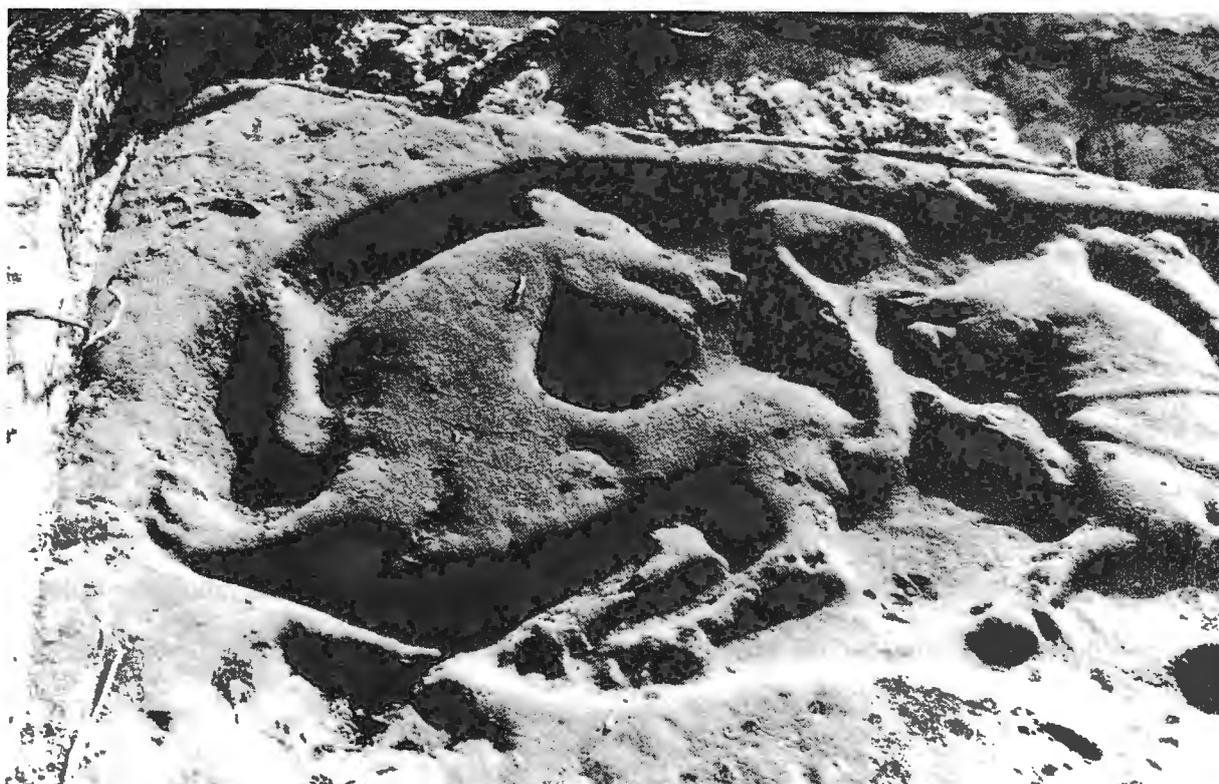


Figure 2. La bête sauvage de l'église romane de Vieuxville, d'après E. et A. Barensten, «L'église romane de Vieuxville», Bruxelles, 1977, p. 71, fig. 22.

Si le signe zodiacal du Sagittaire semble avoir retenu l'attention de ceux qui ont imaginé l'aspect physique de la Bête, peut-être faut-il y voir la conséquence du fait que Diane était censée effectuer de fantastiques chevauchées nocturnes en compagnie de femmes sur lesquelles elle exerçait son emprise. Reginon de Prüm, qui écrit au début du IXe siècle, mais se base sur des sources conciliaires antérieures, déplore cette situation lorsqu'il stigmatise les erreurs du paganisme (13). À cette occasion, la déesse enfourchait des "bêtes", au rang desquels figure notamment le sanglier, comme l'atteste une statuette en bronze d'origine gallo-romaine (14), sans que l'on ne sache si le cheval était aussi du nombre. Dans cette hypothèse, c'est le rapprochement opéré entre la déesse archère juchée sur des animaux et le Sagittaire qui aurait conduit à une fusion de celle-ci avec sa monture conçue alors comme un cheval sous l'influence du signe zodiacal. L'hypothèse est fragile mais trouve un parallèle en Égypte gréco-romaine où l'introduction du zodiaque venu de Perse conduira à identifier le Sagittaire au roi tirant des flèches debout sur son char tiré par des chevaux, créant ainsi une variante locale de ce signe où le centaure porte alors une couronne du pays des pharaons (15).

Voyons à présent dans quelle mesure la Bête de Staneux pourrait cacher la trace d'anciens cultes orientaux introduits dans la région. Pour X. Janne d'Othée, en effet, l'aspect de Sagittaire conféré au monstre mais aussi la présence d'une queue de lion chez celui-ci constituent deux indices en faveur de la présence d'un *Mithraeum* dans la région, la Bête conservant ainsi le souvenir d'une religion nouvelle qui se répandit dans l'Empire romain à une époque où celui-ci découvrait de nouvelles formes de religiosité venues du lointain Orient (16). La présence de ce culte est effectivement attestée dans la région de Juslenville-Theux, où deux dédicaces à Mithra *Invictus* ont été retrouvées en 1557, mais surtout par les 21 objets mithriaques en bronze exhumés à Angleur en 1883 (17). Ces découvertes s'expliquent d'abord par la proximité du *limes* rhénan où stationnaient des troupes romaines, au sein desquelles ce culte oriental recrutait essentiellement ses sectateurs (18). Dans le cas de Juslenville-Theux, on envisagera en outre la probable influence d'un courant persique allant de Trèves, où l'on a notamment mis à jour une stèle qui représente le dieu exhibant l'orbe du zodiaque, vers Tongres, où un autel a été dédié à une divinité qui pourrait être Sol Mithra (19). Comme Polleur se trouvait apparemment sur cette voie, ainsi que nous l'apprennent les pérégrinations de saint Materne, Mithra pourrait bien avoir marqué l'endroit de son empreinte astrale. On pourrait toutefois se demander si cette religion, qui fait la part belle à l'astrologie et affectionne les sources autant que les lieux retirés, trouva réellement un écho à l'échelon des populations autochtones en dehors des élites locales romaines ou romanisées qui, en de nombreux endroits, réservèrent un accueil enthousiaste aux nouveaux cultes durant l'époque impériale. Dans les études qu'il consacra aux tumulus d'époque gallo-romaine de Belgique et des contrées limitrophes, M.

Amand a bien mis en évidence, en effet, que les cippes funéraires à pomme de pin qui coiffaient certains d'entre eux appartenaient à des Méditerranéens chargés d'importantes fonctions et que c'est à eux que l'on doit l'implantation du culte d'Attis, l'amant malheureux de la Grande Mère, la phrygienne Cybèle (20). Par ailleurs, que subsista-t-il de ces croyances orientales, apparemment réservées à quelques privilégiés, quand s'effondrèrent les structures de l'Empire romain ? En fait, la fin de l'époque impériale et la période troublée qui s'ensuivit a été marquée par une sorte de fermentation synchrétique qui s'exprime clairement dans les monuments érigés en l'honneur du dieu-cavalier à l'anguipède, ce Jupiter gaulois dont les colonnes se dressent habituellement sur des pierres carrées à l'effigie de divinités romaines, parmi lesquelles Diane le dispute parfois à Junon, les symboles mithriaques, tels que l'aigle, le serpent ou encore le zodiaque, quand ce n'est pas l'image de Mithra lui-même, apportant une connotation orientale à cet amalgame qui privilégie le soleil (21). Il ne fait pas de doute que ce culte rencontra un réel succès auprès de diverses couches des populations autochtones au point de constituer un redoutable concurrent pour l'Église des premiers siècles. En effet, un rapide dénombrement des églises romanes qui s'égrènent depuis la Lorraine jusqu'au Limbourg belge et dont l'autel repose sur une pierre carrée, quand ce n'est pas sur le chapiteau d'une colonne du dieu-cavalier, fait apparaître cette situation en pleine lumière (22). Comment la nouvelle religion pouvait-elle mieux exprimer sa victoire sur cette forme de paganisme qu'en construisant ses autels de la sorte, sans doute sur les lieux-mêmes où s'exerçaient les anciens cultes (23) ? C'est le bas-relief du linteau d'une de ces chapelles, située à Vieuxville (Ferrières), qui retiendra notre attention sur ce point. On y distingue un cavalier armé de pied en cap semblant poursuivre un animal à l'allure féroce qui arbore une superbe queue de lion, une lionne plutôt qu'un lion à en juger par l'absence de crinière (figure 2) (24). Ce document, qui remonte au XI-XIIe siècle et qui n'a pas manqué d'intriguer les archéologues, pourrait peut-être recevoir une explication quand on sait que l'autel de cette chapelle est soutenu, précisément, par une pierre qui n'est autre qu'un chapiteau provenant d'une colonne érigée en l'honneur du dieu-cavalier gaulois à l'anguipède (25). Si, au Staneux, le choix du Sagittaire pour concevoir le monstre païen cherche sans doute à faire comprendre que ce dernier procède d'un culte de Diane sans doute orientalisé sous l'influence de Mithra, c'est un animal jouant un rôle de premier plan dans les spéculations mithriaques dont se teintait peut-être le culte local du dieu-cavalier, à savoir le lion ou la lionne, d'ailleurs présent dans le zodiaque lui aussi, qui aurait été choisi à dessein pour incarner la forme locale du paganisme pourchassée par une sorte de saint Georges ardennais. Dans cette hypothèse, la queue de lion ajoutée à la Bête de Staneux revêt une signification nouvelle, qui ne doit cependant pas faire oublier qu'elle cherchait aussi, et peut-être avant tout, à accentuer le caractère redoutable du monstre (26). La queue de lion se retrouve, notamment, chez la licorne, cet animal fabuleux dont l'aspect se stabilise dans les blasons héraldiques apparus au Moyen Âge, où sa tête et son corps épousent alors

la forme d'un cheval, mais qui possède aussi une barbe de bouc, des pattes de taureau et une queue de lion, sans oublier la corne acérée qui est plantée au milieu de son front (27). L'imagination de l'homme, en effet, n'hésite pas à s'écarter de la réalité animale lorsqu'il s'agit de concevoir un monstre, ce qui explique d'ailleurs l'instabilité qui caractérise souvent l'anatomie de ces créatures imaginaires dans les multiples représentations artistiques. Au Staneux comme à Vieuxville, c'est une même démarche qui aurait conduit les évangélisateurs à convaincre leurs fidèles que les forêts environnantes abritaient un monstre dangereux dont l'image était directement inspirée par les cultes concurrents orientalisés, de manière à confiner le culte chrétien dans une chapelle coupée d'une nature sauvage considérée comme le réservoir de tous les paganismes. Cette situation pourrait avoir perduré pendant le haut Moyen Âge, la déforestation ayant sans doute constitué en cette matière un allié objectif de l'Église catholique.

L'histoire de la Bête de Staneux conserve le souvenir des difficultés auxquelles se sont heurtés les premiers missionnaires qui évangélisèrent nos contrées, l'endroit abritant très probablement un lieu de culte païen dont la principale divinité était une forme de la Diane *Nemorensis* des Romains à qui, par la suite, on aurait volontairement prêté les traits d'un monstre mythique afin de détourner de son culte, solidement implanté dans la région, les populations fraîchement converties au christianisme. Ces dernières, en effet, se seraient, longtemps encore, adonnées à des pratiques dérivées des anciens cultes païens, vraisemblablement orientalisés comme le suggère l'utilisation du signe zodiacal du Sagittaire. Notre réflexion conduit ainsi à confirmer l'hypothèse jadis formulée par X. Janne d'Othée avec une clairvoyance à laquelle on ne peut que rendre hommage aujourd'hui encore.

P. KOUMOTH

Notes et références bibliographiques

- 1) Janne, *La Bête de Staneux*, Verviers, 1946.
- 2) Bertholet, P. Lausberg, D. Marcolungo, L. Pirnay, *Le temple gallo-romain de Jusleville et l'occupation antique de Theux*, Verviers, 1983, (*Bull. Soc. Verv. Arch. Hist.*, LXIII), p. 66, fig. 19 et n. 65.
- 3) Sur cette déesse dans la religion romaine, voir notamment ; F.-H. Pairault, *Diane Nemorensis, déesse latine, déesse hellénisée*, dans *Mélanges de l'École française de Rome*, 81 (1969), p. 425-471; R. Schilling, *Une victime des vicissitudes politiques, la Diane latine*, dans *Hommages à J. Bayet*, Bruxelles, 1970 (Coll. *Latomus*, 70), p. 650-667; *Der Kleine Pauly*, I (1979), col. 1510-1512, s.v. Diana; Sur Diane dans les survivances du paganisme dénoncées par les auteurs chrétiens : A.J. Gourevitch, *La culture populaire au Moyen Âge, "Simplices et docti"*, Moscou, 1981 (éd. franç., Paris, 1996), p. 157 *sqq.*, qui analyse le glissement de ces survivances vers le contexte des sabbats diaboliques; C.-M. Ternes, *La mythologie "païenne" et l'application des décrets tridentins au Duché de Luxembourg. À propos du "Tractatus de diis deorumque sacrificiis" de l'abbé Jean Bertels O.S.B.*, dans *Le mythe, son langage et son message*, Actes du colloque de Liège et Louvain-La-Neuve 1981, Louvain-La -Neuve, 1983 (*Homo Religiosus* 9), p. 413-417.
- 4) Schmidt, *Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine*, Paris, 1965, p. 69-70.
- 5) Detroz, *Histoire du Marquisat de Franchimont*, I, Liège, 1809, p. 50-51, qui affirme avoir puisé ces informations dans les annales de la ville de Trêves.
- 6) Ternes, *op. cit.*, p. 413.
- 7) Marquet, *Voies des pèlerins et chemins de Saint-Jacques de Compostelle à travers l'Ardenne*, Verviers, 1991, p. 76-82.
- 8) Pairault, *op. cit.*, p. 438; R. Schilling, *Diana*, dans *Dictionnaire des mythologies* (éd. Y. Bonnefoy), Paris, 1981, I, p. 298-301.
- 9) Gourevitch, *op. cit.*, p. 136. Sur les monstres dans les mentalités anciennes, voir J.-L. Fischer, *L'imaginaire monstrueux*, dans *Pour la Science*, n° 220, février 1996, p. 38-44.
- 10) Bertholet, dans *Trésors d'art religieux au marquisat de Franchimont*, Theux, 1971, p. 79.
- 11) Bovy, *Promenades historiques dans le pays de Liège*, II, Liège, 1839, p. 69-71.
- 12) Bertholet, *op. cit.* (n. 10), p. 79.

- 13) Régimon de Prüm, *Eccl. discipl.*, 2, 364; voir aussi Janne, *op. cit.*, p. 24, note; P. P. Koumoth, *Des arbres sacrés païens à l'Arbre-de-vie chrétien dans le retable de saint Remacle à Stavelot*, dans *Folklore Stavelot, Malmédy, Saint-Vith*, 54 (1992), p. 49-50 et n. 22).
- 14) Prieur, *Les animaux sacrés dans l'antiquité*, La Guerche-de-Bretagne, 1988, p. 67.
- 15) Desroche-Noblecourt, *Le zodiaque de pharaon*, dans *Archéologia* n° 292, juillet-août 1993, p. 37 et 45.
- 16) Janne, *op. cit.*, p. 25.
- 17) Pour le site de Juslenville, voir H. Schuermans, *Deux inscriptions belges inédites*, dans *Bull. Inst. Archéol. Liégeois*, 12 (1874), p. 285-309; M.J. Vermaseren, *Corpus Inscriptionum et Monumentorum Religionis Mithriacae*, II, La Haye, 1960, p. 48, n° 1009-1010. Pour le site d'Angleur, voir G. Faider-Feytmans, *Les bronzes mithriaques d'Angleur*, dans *Bull. Mus. Royaux d'Art et d'Histoire*, 46 (1974), p. 71-91.
- 18) Voir M. Malaise, *Nos ancêtres face aux dieux orientaux*, dans *Art&Fact* (Revue des historiens d'art, des archéologues, des musicologues et des orientalistes de l'Université de Liège), 1984, 3, p. 36-40; I. Tassignon, *Les témoins des cultes romano-orientaux recueillis en Belgique et dans le Luxembourg*, dans *Les études classiques*, 60 (1992), p. 39-54.
- 19) Pour Trèves : R. Turcan, *Les cultes orientaux dans le monde romain* <sup>2</sup>, Paris, 1992, p. 207 et n. 51; p. p. 217 et n. 77. Pour Tongres : H. Schuermans, *Mithra adoré à Tongres*, dans *Bull. de la Soc. scient. et litt. du Limbourg*, 18 (1899), p. 251-270.
- 20) M. Amand, *Considérations sur nos grands tumulus. IV. La butte et ses éléments annexes*, dans *Vie archéologique*, n° 32 (1989), p. 75.
- 21) Sur le culte du dieu-cavalier gaulois à l'anguipède, voir F. Hertlein, *Die Juppitergigantensäulen*, Stuttgart, 1910; P. Lambrechts, *Recherches nouvelles sur la colonne du dieu-cavalier à l'anguipède*, dans *Bull. de la Soc. Royale de Belgique (Lettres)*, 1948, p. 535-548; ID., *La colonne du dieu-cavalier au géant et le culte des sources en Gaule*, dans *Latomus*, 1949, p. 145-158. Pour le syncrétisme avec Mithra, citons notamment ici le monument de Fontaine-Valmont (Amand, *op. cit.*, p. 74 et réf.) et surtout celui d'Igel (H. Dragendorff, E. Kruger, *Das Grabmal von Igel*, Trèves, 1924, *passim*. Voir aussi E. Thevenot, *Le dieu-cavalier, Mithra et Apollon*, dans *La Nouvelle Clio*, I/II, 1950, 10, p. 602-633. Si la divinité vénérée dans le fanum de Theux est malheureusement inconnue, le culte solaire semble néanmoins avoir été à l'honneur dans les environs, comme l'atteste la "pierre de Juslenville" sur laquelle on relève deux swastikas qui font songer à la rouelle de Jupiter (Musée Curtius, n° 2767; *BIALg*, 10 (1987), p. 99-109; Esperandieu, *Recueil*, V/1, n° 4002; photo dans Bertholet et *al.*, p. 30, fig. 7).
- 22) Citons Berdorf au Grand Duché de Luxembourg (P. de Saint Hilaire, *L'Ardenne mystérieuse*, Bruxelles, 1976, p. 84); sans doute Ethe (*ibid.*, p. 85-86); Latour (*ibid.*, p. 88); Jamoigne (F.

Cumont, dans *ASAB*, 24 (1910), p. 485-489); Messancy (de Saint Hilaire, *op. it.*, p. 89); Mussyla-Ville (*ibid.*, p. 89); Villers-sur-Semois (*ibid.*, p. 91); Vieux-Virton (L. Lefebvre, dans *BIALux*, 48 (1972), p. 77). Pour Berg-lez-Tongres dans le Limbourg belge : L. Halkin, dans *BIALg*, 41 (1911), p. 223-235. Dans plusieurs cas, l'édification d'une nouvelle église a rejeté la pierre carrée à l'extérieur du sanctuaire à titre de curiosité archéologique.

- 23) A Rome, après l'avènement de Constantin, la mise à sac des lieux de cultes mithriaques par les chrétiens sera de règle, la basilique Saint-Clément étant même édifiée au-dessus d'un ancien *Mithraeum*, la nouvelle religion cherchant ainsi à exprimer qu'elle s'édifiait sur les ruines de l'ancienne (Turcan, *op. cit.*, p. 238-241)
- 24) E. et A. Barensten, *L'église romane de Vieuxville*, Bruxelles, 1977, (Coll. Histoire Pro Civitate n° 49), p. 67-72 et fig. 21-23. Notons que le museau effilé de l'animal n'évoque guère un félin mais plutôt un canidé, comme si le lapicide songeait davantage à un de ces redoutables loups qui peuplaient jadis la forêt d'Ardenne.
- 25) *ID.*, *op. cit.*, p. 25-29 et fig. 9.
- 26) Janne, *op. cit.*, p. 24 et n. 3.
- 27) M. Pastoureau, *L'héraldique*, dans *Arts et Sciences au Moyen Âge*, Dossier Pour la Science, Janvier 1996, p. 18.

## *OMBRE ET LUMIERE SUR L'HOTEL D'ORANGE*

(suite)

Albert Einstein avait pressenti le courant antisémite qui se développait depuis que son ami, Walther Rathenau, Ministre des Affaires Etrangères, avait été assassiné en 1922 par des extrémistes nationalistes pour avoir signé le traité de paix de Rapallo entre l'Allemagne et la Russie. Ce traité, outre l'annulation réciproque des dommages de guerre et le rétablissement des relations économiques, prévoyait pourtant, dans des accords secrets, l'écolage des officiers allemands en Russie, dans des domaines militaires, tel que l'aviation, qui leur étaient interdits par le Traité de Versailles.

Il y a encore quelques témoins qui ont vu Albert Einstein à Spa en 1932. Ainsi Charles Sereciat, fidèle bobelin, né à Krefeld, Français par sa mère Suzanne Chirac, Belge par son père, médecin militaire et capitaine en premier pendant l'occupation de l'Allemagne en 1919, est un spectateur crédible. Sa famille était d'autant plus attachée à Spa que, par une heureuse coïncidence, le Docteur Georges Sereciat y avait retrouvé des amis du front de l'Yser après l'Armistice: le Docteur Pierre Gaspard, l'hôtelier Paul Maretti (Hôtel de Spa) et le peintre Alexandre Paquay, son porte-sac.

Un jour d'août 1932, Charles flânait dans le Salon des Petits Jeux dont les divertissements consistaient en de longues tables sur lesquelles un petit coureur marathonien, figé dans le bronze, courait d'un pays à l'autre, propulsé par un joueur. Il s'arrêtait avec beaucoup d'incertitude sur une case gravée au nom d'un pays: Allemagne, Belgique, France, Angleterre, Etats-Unis...

Soudain, Georges Sereciat montra à son fils un Monsieur aux cheveux blancs qui s'approchait d'une table de jeux: c'était Albert Einstein. Il jeta un coup d'oeil amusé sur le jeu de hasard et s'en alla aussi tranquillement qu'il était venu. Peu de chose, il est vrai, mais un face-à-face inattendu quand on sait qu'Albert Einstein voyageait depuis plus de 10 ans aux quatre coins du monde et que bientôt, il partirait de nouveau à Pasadena en Californie.

Spa, le Café de l'Europe, où tant d'émigrants, tant de réfugiés avaient fait escale depuis des siècles au milieu de cette Europe convulsive jouait à nouveau son rôle: havre de paix où l'on n'y tuait que le temps, en attendant des jours meilleurs.

Le second témoignage est celui de l'architecte liégeois, Jean Francotte qui, dans sa jeunesse, venait parfois passer les grandes vacances à l'Hôtel Jamar, appelé aussi plus tardivement, "Hôtel d'Orange". Jean accompagnait son grand-oncle Jean Lemoine, armurier à Jupille et sa grand-tante Claire Lœchet qui, en ce mois de novembre 1996, fêtera son 105ème anniversaire. L'hôtel, incendié dans la nuit de la Libération, le 10 septembre 1944, avait la réputation d'être bien tenu par ses propriétaires M. et Mme Jules Jamar-Dubuisson; ainsi, leur cramique a laissé à Jean un souvenir

impérissable. L'immeuble, avec pré arboré, avait été vendu à Jules Jamar en 1928 par Marie-Lambertine et Hubert, ses soeur et frère, qui l'avaient bâti en 1910, un rien à l'Ouest de l'antique chaumière déjà dénommée "Ferme Jamar". Celle-ci, exploitée sans doute par leurs parents, agriculteurs, avait été rendue célèbre par maintes cartes postales très convoitées par les collectionneurs, déjà tout au début du siècle.

Sur l'une de ces cartes, on voyait des fermières coiffées de baradas ainsi que des fermiers, ce qui permettait à l'éditeur "Star" d'écrire en légende, avec une complaisance bien flammande: "Naturels du Pays". A croire qu'il n'y en avait déjà plus guère à Gand.

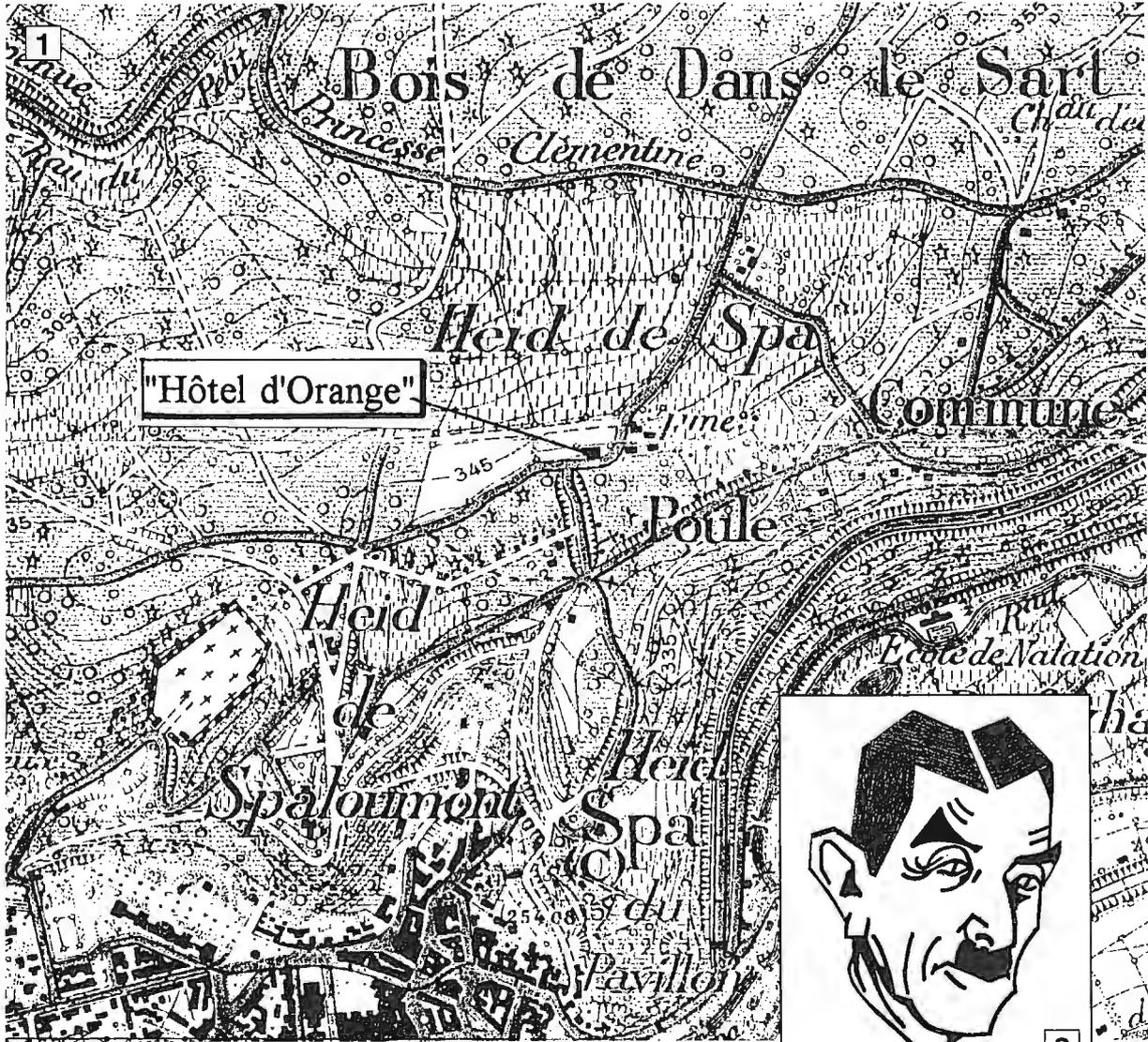
La vétusté condamna la chaumière à la démolition. Le nouvel hôtel jouissait d'un cadre naturel très reposant (qui a peu changé) au bord du Pré du Cerf, enclavé dans la forêt de Staneux, appelé par les anciens "Heid de Spa". L'endroit avait tout pour plaire à Albert Einstein: isolé de l'animation de la ville, il retrouvait ici la possibilité de s'adonner à l'un de ses plaisirs favoris: les grandes promenades solitaires en forêt.

Qu'en avait-il parcourues, d'abord dès l'enfance avec ses parents, puis plus tard, avec sou épouse Mileva et ses deux fils.

Par un beau jour d'août 1932, Jean Francotte était installé à la terrasse de l'hôtel lorsque son oncle lui montra, à l'angle de celle-ci, le grand physicien aux cheveux blancs en train d'écrire à Dieu-sait-qui: peut-être à son collaborateur, le mathématicien Walther Mayer, resté à Caputh ou à son épouse Elsa qui se languissait de l'absence de son "Albertle" (gentil surnom à l'accent chantant du pays souabe).

Il faut savoir aussi que la renommée planétaire d'Albert Einstein lui valut une correspondance considérable à laquelle il s'efforçait de répondre dans la mesure du possible.

Partant de ce fait, nous avons entamé des recherches en vue de retrouver le courrier éventuel, écrit ou reçu par Albert Einstein à Frahinfaz en août 1932. Ce courrier existait bel et bien et il avait suivi le grand homme et Walther Mayer aux U.S.A. à Princeton. Après le décès d'Albert Einstein en 1955, ces archives furent transférées au Jewish National University Library of Jerusalem. C'est avec l'aimable autorisation de la J.N.U.L. que nous publions ci-après l'essentiel du courrier envoyé d'une part de Spa, par Albert Einstein à son collaborateur Walther Mayer et d'autre part, les réponses de celui-ci, depuis le lointain Caputh, à son "Très Honoré Maître", bobelin malgré lui ou plutôt, réfractaire d'avant-garde au régime nazi. En tout, le courrier compte 12 lettres dont 3 d'Albert Einstein, qui sont datées entre le 7 août (probable) et le 27 août 1932.



Survolant le quotidien à haute altitude, Albert Einstein ne datait pas ses lettres; il se contentait du jour, par exemple "Sontag". C'est le cas de sa première lettre, mais grâce à la première lettre de Walther Mayer, datée du 9 août, on peut raisonnablement estimer qu'Albert Einstein était à Spa au plus tard une semaine après les élections du 31 juillet, remportées de façon significative par les nazis.

Albert Einstein et Walther Mayer s'écrivaient en allemand. En dehors de l'aspect purement scientifique, leurs échanges comportaient une foule d'indications importantes à plus d'un titre, au moment où l'Histoire du Monde prenait un tournant décisif, auquel Albert Einstein ne serait pas étranger.

Vu l'importance de ces écrits (aussi pour l'histoire de notre cité), nous avons eu recours aux connaissances approfondies de la langue allemande de notre cher Président, le Docteur André Henrard, que nous remercions chaleureusement pour ces traductions transcendantes.

En ce qui concerne l'aspect politique du moment, Albert Einstein, sans doute par prudence, ne dit mot, juste quelque allusion à des personnes rencontrées à Spa.

Par contre, Walther Mayer, de façon très brève faut-il le préciser, ne cesse d'en parler avec angoisse. Nul doute que beaucoup de choses devaient se lire entre les lignes.

(La numérotation qui suit les lettres mentionnées, par exemple (53), est celle adoptée par le J.N.U.L.).

Extrait de la première lettre (53) d'Albert Einstein, supposée du 7 août 1932, de Spa à Walther Mayer à Caputh.

"Août 1932

Dimanche

Cher Monsieur Mayer,

Le séjour est vraiment énormément intéressant et en même temps tout à fait agréable. Je fais vraiment la connaissance des têtes les plus intéressantes et je commence à me mêler aux affaires mieux que je ne l'ai fait jusqu'à présent.

Je vous montre maintenant une de ces sales pensées que votre chaste âme mathématique condamne. Ces fractions ne satisfont naturellement pas l'équation de Schrödinger, etc, etc..."

Extrait de la première lettre de Walther Mayer (54).

Le 9 août 1932, de Caputh à Albert Einstein à Spa, Belgique.

"Cher et très Honoré Monsieur Einstein,

L'équation de Schrödinger d'un corps expérimental.....etc.

A côté de ces efforts, je m'occupe du travail que M. Infeld avec van der Waerden ont écrit sur la relativisation des équations de Dirac. M. Infeld m'a envoyé une copie. Le travail est certainement intéressant mais sans aucune "architecture". Je ne crois pas que le Bon Dieu a créé le monde d'une façon si confuse.

Maintenant que vous êtes parti, - je m'en réjouis - je vois avec une clarté douloureuse à quel point vous êtes important pour moi au cours du travail.

**Monsieur Hitler m'est devenu particulièrement antipathique ces temps-ci.** Jusqu'ici, je pouvais faire abstraction de lui, maintenant il empiète sur ma vie. Mais espérons que la situation se clarifiera bientôt et il n'est pas nécessaire d'écrire.

Bien des salutations cordiales.

Votre dévoué, Walther Mayer."

C'est la seule lettre dans laquelle il est fait directement allusion à Hitler à propos d'une agression, sans doute raciste, qui atteint Walther Mayer directement dans sa vie. Quant à l'allusion à l'oeuvre du Bon Dieu, faite par Walther Mayer, celle-ci était due en vérité à son cher Maître Albert Einstein qui l'avait déjà employée quelques années auparavant en d'autres termes: "Dieu ne joue pas aux dés". Cette allusion trouvait son origine dans une dispute d'école entre d'une part, Albert Einstein, partisan d'une réalité spatio-temporelle, et d'autre part le physicien danois Niels Bohr ainsi que son ami l'Allemand Werner Heisenberg qui avait énoncé la "relation d'incertitude".

C'est l'écrivain Thomas Powers, dans son oeuvre capitale "Le Mystère Heisenberg" (édition Albin Michel S.A., 1993, Paris) qui résume le mieux le conflit des physiciens dans leurs perceptions différentes de la structure de l'univers au début du XXe siècle:

"Si Wolfgang Pauli avait salué l'arrivée d'une aube nouvelle dans la mécanique quantique, beaucoup d'autres ne partageaient pas son sentiment. Il n'y eut pas opposant plus farouche à "l'interprétation de Copenhague" qu'Albert Einstein, qui refusait d'accepter la notion de "relation d'incertitude" comme autre chose qu'un outil pratique. Le modèle mathématique fonctionne, admettait le grand savant, mais, objectait-il, des probabilités floues ne pouvaient être la façon dont la nature, ou Dieu, gère les choses. A la conférence Solvay de Bruxelles de l'automne 1927, Bohr et Heisenberg durent monter chaque jour au créneau pour se battre contre Einstein, pour lequel "**Dieu ne joue pas aux dés**". Il se peut que l'homme ne sache pas pour quelle raison une chose en suit une autre dans le monde subatomique, ajoutait Einstein, mais les particules, elles, le savent. Comme tout dans la création

divine, les événements qui se produisent ont une raison, en accord avec une loi et seulement d'une manière. Einstein n'en démordait pas. Bohr estimait que c'était du pur entêtement, une attitude trop logique, trop prosaïque, trop dépendante de l'antique notion de causalité. **"Mais ce n'est pas à nous déclara Bohr, de prescrire à Dieu comment il doit gouverner le monde".**

A Bruxelles, Einstein arrivait tous les matins au petit déjeuner avec de nouvelles objections théoriques au principe d'incertitude; à la tombée de la nuit, Bohr, Heisenberg et les autres les avaient mises en pièces. Einstein continuait à se battre car la notion d'incertitude violait ses conceptions les plus profondes sur l'harmonie fondamentale de l'univers. Sa résistance à Bohr et Heisenberg, lors de la conférence Solvay, est entrée dans la légende des grandes confrontations intellectuelles qui émaillent l'histoire de la physique moderne. De profondes questions de philosophie se trouvaient en jeu, et tout le monde scientifique suivit l'affrontement entre Bohr, Heisenberg et Einstein, au cours des douze années qui précédèrent la deuxième guerre mondiale."

-----

Commentaire sur la photo des participants du Cinquième Conseil de Physique de Bruxelles en 1927.

Créés à l'initiative d'Ernest Solvay, les Conseils de Physique se déroulaient parfois en joutes oratoires restées célèbres, dues à la confrontation de théories radicalement opposées. Le Conseil de 1927 avait pour objet les électrons et les photons.

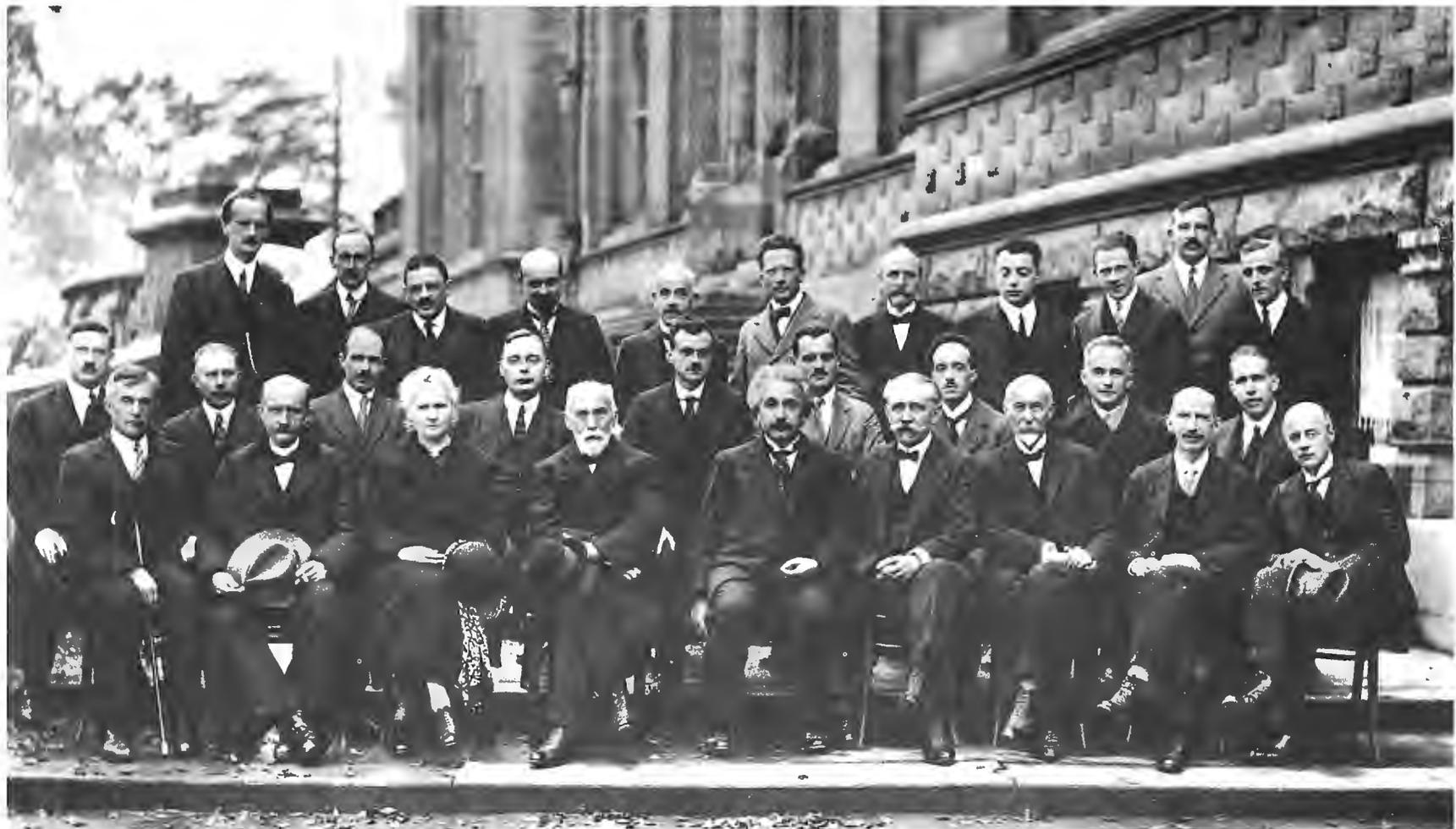
En comparant la photographie des participants du Conseil de 1911 (voir H.A.S. n°87) à celle du Conseil de 1927, on mesure tout de suite la renommée acquise par Albert Einstein entre ces deux dates. Cette fois, il figure à la place d'honneur à côté du célèbre physicien H.A. Lorentz, qui présidait le Conseil pour la dernière fois. Parmi les 28 participants, nous retiendrons tout d'abord ceux cités par Albert Einstein et Walther Mayer dans leur correspondance scientifique "Spa-Caputh" du mois d'août 1932:

- l'Autrichien E. Schrödinger, qui développa la mécanique ondulatoire;
- l'Anglais P.A.M. Dirac, auteur de nombreuses découvertes, dont celle du positon;
- le Français L. de Broglie, qui fut à la base de la mécanique ondulatoire;

# INSTITUT INTERNATIONAL DE PHYSIQUE SOLVAY

4

CINQUIÈME CONSEIL DE PHYSIQUE — BRUXELLES, 1927



A. PICCARD    E. HENRIOT   P. EHRENFEST   Ed. HERZEN   Th. DE DONDER   E. SCHRÖDINGER   E. VERSCHAFFELT   W. PAULI   W. HEISENBERG   R.H. FOWLER   L. BRILLOUIN  
 P. DEBYE    M. KNUDSEN    W.L. BRAGG    H.A. KRAMERS    P.A.M. DIRAC    A.H. COMPTON    L. de BROGLIE    M. BORN    N. BOHR  
 I. LANGMUIR    M. PLANCK    Mme CURIE    H.A. LORENTZ    A. EINSTEIN    P. LANGEVIN    Ch.E. GUYE    C.T.R. WILSON    O.W. RICHARDSON  
 Absents : Sir W.H. BRAGG, H. DESLANDRES et E. VAN AUBEL

- l'Allemand M. Planck, considéré comme le père de la physique moderne et auteur de la théorie des quanta. Son fils Erwin sera fusillé en juillet 1944 pour avoir participé à l'attenta contre Hitler.

Ensuite, il faut citer aussi:

- le célèbre Danois Niels Bohr et son ami l'Allemand W. Heisenberg; N. Bohr échappera de justesse, avec sa famille, au coup de filet jeté sur la population juive danoise par les Nazis en 1943; il gagnera les U.S.A. et rencontrera, à diverses reprises, l'atomiste Oppenheimer, à Los Alamos, qui mit au point l'arme atomique. Par contre, W. Heisenberg, le brillant physicien, restera au service du 3ème Reich, par lequel il sera nommé, en 1942, directeur au Kaiser Wilhelm Institut. Il semble qu'il fit preuve d'inertie afin que les Nazis n'accèdent pas à l'arme atomique.
- l'Américain A.H. Compton, qui, comme Albert Einstein, alerta son gouvernement du danger de l'avance prise par l'Allemagne nazie en matière nucléaire.

E. Schrödinger, W. Pauly, P. Debye, M. Borne ainsi que l'avaient fait N. Bohr et Albert Einstein, fuiront le régime nazi.

Reproduction intégrale de la lettre d'Albert Einstein, archivée: "Walther Mayer (55).

Traduction du Docteur André Henrard.

Non datée: "Lundi". Il doit s'agir du 10 ou 11 août 1932 (n.d.l.r.: selon nous 15 août).

De Spa (Belgique), A.E. à W.M. à Caputh.

Réponse à item (54).

*Cher Monsieur Mayer,*

*Grand merci pour votre lettre. Y penser, à la longue, me rendait nerveux, ce qui ne survient pas si facilement chez moi.*

*Dans votre équation de l'électron, on doit au lieu de  $\varphi_v$  penser posé  $\frac{\epsilon}{c} \varphi_v$  et au lieu de  $K - m^2 c^2$ , afin que les dimensions s'accordent.*

*Votre  $\hbar$  signifie que  $f\lambda = \frac{\hbar}{2v}$  tandis que celui sans trait est le  $\hbar$  de Planck;*

*Je voudrais vous faire quelques remarques à propos des conséquences de l'équation.*

*Ce que vous désignez comme densité de courant, nos prédécesseurs l'ont déjà conçu comme densité de courant. On peut la mettre en formule. Nous construisons:*

$$\bar{\psi} \psi_{,v} - \psi \bar{\psi}_{,v} = \psi \bar{\psi} \left( \frac{\psi_v}{\psi} - \frac{\bar{\psi}_v}{\bar{\psi}} \right) \quad \left( \psi = e^{\frac{i\mathcal{L}}{\hbar A}} \right)$$

$$= i \frac{A^2}{\hbar} \cdot 2 \varphi_v$$

Si on compare ceci avec votre densité de courant (covariante)  $A^\mu (\psi_\mu - \varphi_\mu)$ , c'est le premier membre  $(\frac{2i}{\hbar})$ . Le second est  $-\psi \bar{\psi} \varphi_\mu$

C'est ce que je me dis pour insister sur le fait que la forme d'origine de l'équation est également utilisable immédiatement si on veut introduire son expression comme densité de courant.

2) Maintenant quelques chose de très intéressant: de l'équation résulte de façon tout à fait rigoureuse que:

a) les lignes spectrales sont tout à fait indépendantes du potentiel dans lequel elles sont engendrées;

b) les interférences de de Broglie sont dépendantes de la valeur absolue du potentiel électrique sur lequel tout l'appareil se trouve.

J'écris vos équations de manière d'abord spécialement relativiste avec  $X_4$  imaginaire.

..... (n.d.l.r.: suit une longue démonstration)

D'autre part  $v(-\frac{e\Phi}{\hbar})$  est la fréquence d'ondes stationnaires qui appartient à la fonction de potentiel.  $\Phi$

Dans l'équation  $X$  seule intervient la fonction espace  $v \hbar - e\Phi$

Si une solution est caractérisée par  $\Phi$  et  $v$ , une deuxième lui correspondra caractérisée par

$\Phi + \Delta\Phi, v + \Delta v$  ( $\Delta\Phi$  et  $\Delta v$ ) constants et ainsi on a  $\Delta v = \frac{e}{\hbar} \Delta\Phi$

En ce qui concerne les lignes spectrales, elles sont déterminées par  $v_2 - v_1$ , où  $v_2$  et  $v_1$ , concernent des solutions de la forme envisagée par nous. Cette grandeur ne se modifie pas par l'application des constantes  $\Delta\Phi$ . Autrement les ondes de de Broglie parmi lesquelles nous considérons d'abord de nouveau les "stationnaires".

Elles apparaissent quand on pose  $\Phi = \text{constante}$  ( $\frac{\partial \Phi}{\partial x_\nu} = 0$ ) et précisément  $\frac{\partial \psi}{\partial x_\nu} = 0$   
 Pour elles  $\frac{m c^2 + e\Phi}{\hbar} = v$

Cela signifie que la fréquence des ondes stationnaires de de Broglie d'un point de masse  $m$  et de charge est dépendante du potentiel électrique.

Ces ondes sont décrites par  $\psi = \text{constante} e^{i v t}$ .

Si on les considère d'un système en mouvement relatif avec une vitesse  $v$ , hors de  $(t = \beta(t' - \frac{v}{c^2} x'))$ ,

on obtient  $\psi' = \psi e^{i v \beta (t' - \frac{v}{c^2} x')}$ . La longueur d'onde de la particule en mouvement à la

vitesse  $v$  est donc donnée par  $\frac{v \beta v}{c^2} \lambda = 2\pi$

$$\lambda = \frac{e^2}{\beta v m e^2} \frac{2\pi \hbar}{1 + \frac{e\Phi}{m c^2}}$$

( $2\pi \hbar$  est le  $h$  de Planck').

Mais ce  $\mathcal{A}$  est déterminant pour les manifestations d'interférences de voies cathodiques à des cristaux.

Il faut insister sur le fait qu'on ne peut accepter aucune dépendance de  $m$  par rapport à  $\Phi$ , aussi qu'une source de tension imprime toujours aux rayons la même vitesse  $v$ , indépendante de la valeur absolue du potentiel électrique.

J'ai expliqué ceci avec tant de précision afin de vous donner la conviction qu'il s'agit d'une suite nécessaire de l'équation relativiste de Schrödinger. Cette conséquence est de ce fait un paradoxe, parce que jusqu'ici on a eu tendance à croire que la réalité ne résulte en aucune façon de la valeur absolue du potentiel dont le principe de base est précisément offensé ici. Le recours à l'expérimentation est de ce fait de grande signification. Allez donc à l'Institut de recherche de l'A.E.G. chez Rupp et demandez-lui en mon nom qu'il exécute l'expérience. C'est pour lui une bagatelle et c'est pourtant très important.

3) Ce qui différencie le plus profondément l'équation du fait d'exprimer une propriété spatiale, c'est l'apparition de la constante de masse  $m$ . Ce membre  $m$  est en quelque sorte une expression de réaction de la particule sur elle-même, qui est traitée de façon tout à fait inégale à l'influence des autres particules sur ce qui est saisi par l'oeil.

On pourrait pour cela penser à abandonner ce membre de masse et comprendre sous  $\varphi$  non seulement le potentiel électrique provenant des autres masses mais aussi ce potentiel qui concerne des courants électriques  $A^2(\varphi, \mu - \psi \mu)$  de la masse considérée elle-même. La question serait de savoir si cela fournit une théorie utilisable de la structure de l'électricité. Le plus proche serait de chercher de nouveau des solutions de la forme  $e^{i v t} \chi(x)$  éventuellement avec l'adjonction d'un potentiel extérieur donné.

Sans un tel cas, l'extension de la théorie à plusieurs particules semble désespérée car on doit absolument après cela s'efforcer de se dégager de la méthode de la polydimensionnalité.

Vous salue cordialement

votre *A. G.*

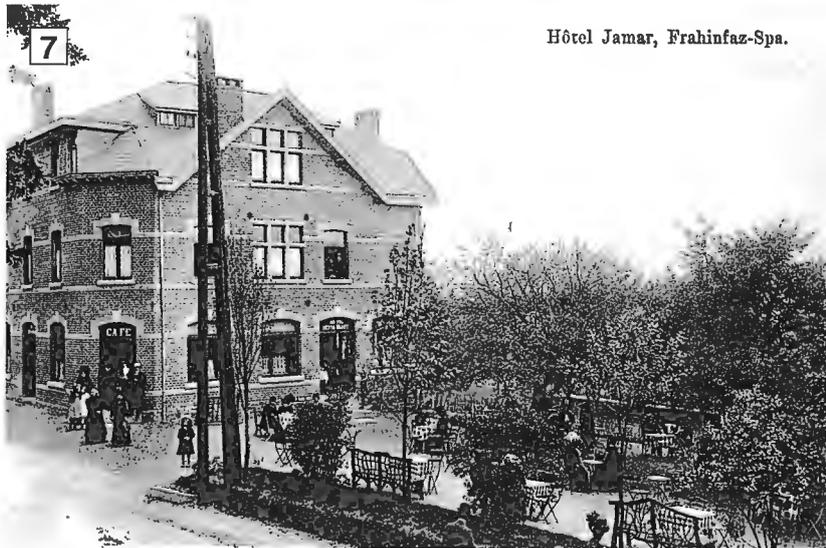
Hôtel Jamar Frahinfaz Spa



Hôtel Jamar, Frahinfaz-Spa.



Hôtel Jamar, Frahinfaz-Spa.



Walther Mayer avait parlé de Hitler dans sa lettre du 9. Etait-ce la raison des tracas d'Albert Einstein?

Après les commentaires sur son état de santé, Albert Einstein s'exprime sur l'équation relativiste de Schrödinger. De cette missive, on retiendra surtout qu'Albert Einstein invite Walther Mayer à prendre rendez-vous à l'A.E.G. (Allgemeine Elektrizitäts Gesellschaft) pour un problème touchant à la structure de l'électricité.

"Allez donc à l'Institut de Recherche de l'A.E.G., chez Rupp et demandez-lui, en mon nom, qu'il fasse cette expérience. C'est pour lui une bagatelle et c'est très important".

Cette lettre est une preuve parmi tant d'autres qu'Albert Einstein était parfaitement intégré au peuple allemand (tout comme sa famille installée en Souabe depuis au moins quatre générations) et agissait comme un bon citoyen dans l'intérêt économique de son pays.

On mesure mieux ainsi les conséquences désastreuses que provoque la haine envers les Juifs de l'énergumène de Braunau-sur-Inn, sur les forces vives de l'Allemagne.

L'intelligentia "cosmopolite" émigra progressivement vers l'Amérique, l'Angleterre, la Russie et la Palestine, contribuant fatalement à la suprématie des forces alliées.

Pour notre histoire locale, le grand savant terminait cette lettre (55) par un:

*Hochlich grüsst Sie  
The A. G.  
Hotel Garmar Trahinfaß, Spa*

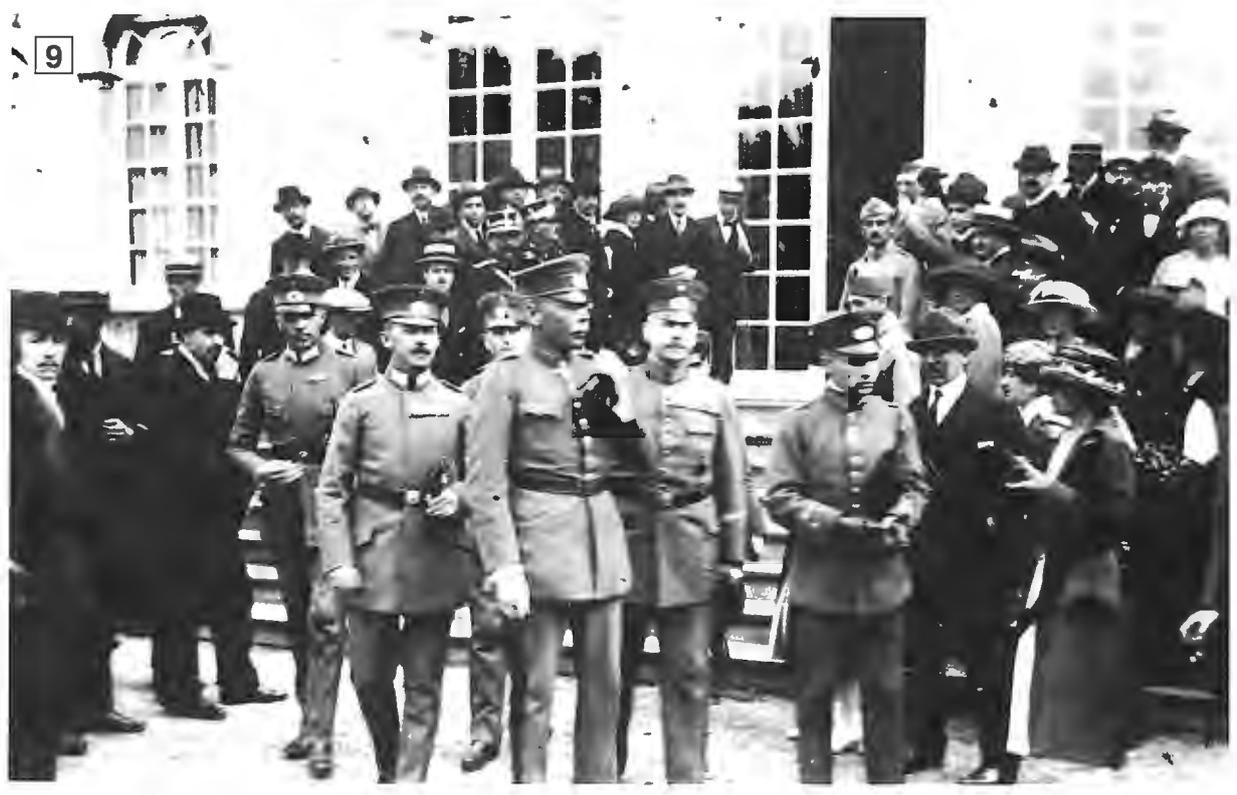
Lettre de Walther Mayer (56)

19 août 1932 de Caputh

W. Mayer à A. Einstein à Spa, Belgique.

Cher et Honoré Monsieur Einstein,

Chaque jour, ces derniers temps, je me presse vers la route forestière et je suis toujours déçu de ne pas vous rencontrer. Votre voyage était bien prévu pour un maximum de deux semaines puisqu'on s'inquiétait pour vous au cours de la période suivant les élections, pour de bonnes raisons. De même que je suis content, encore maintenant, d'avoir réussi à vous forcer à ce voyage odieux, de même je vous demande, puisqu'aucun danger n'existe plus pour vous en Allemagne à présent, de revenir dans votre paisible Caputh. Mon intention était de vous informer aujourd'hui de mes réflexions quant à l'équation de Schrödinger; ce n'est pas beaucoup en contenu mais cela le devient beaucoup plus lorsqu'on la retranscrit de façon claire.



Et comme je compte sur votre arrivée, je veux vous épargner une lecture longue et probablement non satisfaisante et à moi, un écrit de ce genre.

Ce n'est que si vous ne venez pas, ce que je ne veux pas croire, que je ne pourrais vous épargner la lettre. Je vais seulement vous communiquer le résultat.

L'égalité unidimensionnelle d'oscillation: .....etc.

Cette lettre de W. Mayer est certes la plus révélatrice sur les causes réelles des "vacances" à Spa d'A. Einstein: "... on s'inquiétait ...."; "à vous forcer à ce voyage odieux...".

(n.d.l.r.: souvenons-nous que le 8 août, Goebbels dans son "journal" signalait la concentration des S.A. autour de Berlin).

Les craintes de W. Mayer, avant les élections de juillet, rejoignaient celles de l'historienne Antonina Vallentin dont elle fit part à son héros A. Einstein. Elle lui rapporta que le célèbre Général von Seeckt (qui avait restructuré l'armée après l'Armistice de 1918, était un fervent patriote allemand mais nullement antisémite) lui aurait déclaré en mai 1932: **"Prévenez tous vos amis Juifs qu'ils feraient mieux de quitter l'Allemagne. Prévenez en premier lieu A. Einstein. Il n'est peut-être plus sûr de sa vie aujourd'hui"**.

Le danger immédiat semblait moindre puisque Hitler n'avait toujours pas obtenu une majorité suffisante pour gouverner seul. Cependant, tout de même tracassé par l'ambiance de plus en plus agressive créée par le parti nazi (affaire criminelle de Potempa par exemple), W. Mayer évoque soudain, en fin de lettre, une autre fameuse missive: celle de l'Américain Abraham Flexner:

"Si vous répondez, très honoré Monsieur Einstein, à la lettre de Flexner dont votre femme m'a parlé, écrivez-lui qu'il m'envoie un contrat.

Car vient maintenant le temps de la séparation; peut-être partirons-nous cette année déjà pour l'Amérique et il est bien nécessaire que je connaisse ses conditions.

Je veux aller avec vous et si Flexner envoie un contrat passable, il ne sera plus question de rien d'autre. Même si **la proposition russe** est plus tentante, car pour moi, rien ne peut remplacer la collaboration avec vous.

La semaine prochaine, j'irai trouver H. Rupp et je lui demanderai de faire l'expérience.

Bien des salutations cordiales.

Votre dévoué,

Walther Mayer."

Le docteur Abraham Flexner, qui avait déjà à son actif l'amélioration de l'enseignement universitaire aux U.S.A., avait imaginé une sorte de super-Institut, en certains points pareille au Kaiser Wilhem Institut de Berlin. Rappelons-nous, Albert Einstein y fut attiré par Planck et Nernst, alors qu'il exerçait à Zurich en 1913.

Ce futur Institute for Advanced Studies (traduction superflue) s'adressait, sans aucune restriction de classe sociale ou de couleur, à tout chercheur ou savant de haut niveau. Là, ils pouvaient se consacrer librement à leurs travaux sans contrainte matérielle ni même pédagogique. Or, ces années 30 allaient offrir à Flexner une aubaine presque surréaliste, puisqu'à cette époque commençait la grande émigration des Juifs allemands. Il avait déjà approché Albert Einstein en 1931 alors qu'il enseignait à Pasadena; puis à Oxford, en 32, il lui proposa de participer à la création du nouvel institut, par ses conseils éclairés. Les deux scientifiques fixèrent un rendez-vous en Allemagne, pour la fin de l'été. On était maintenant en plein mois d'août; le gouvernement Franz von Papen était en miettes, les découvertes d'Albert Einstein étaient qualifiées de "bolchevistes" et, dans ces conditions, le grand savant pacifiste s'identifiait de moins en moins à cette Allemagne menaçante.

Autant dire que Walther Mayer avait perçu, dans la lettre de Flexner, tout comme son "très honoré Professeur", un appel de grande dame de Liberty Island qui éclaire pour tous les "bastards" des quatre coins du monde, l'entrée du port de New-York!

-----  
Lettre de Walther Mayer (57)

20 août 1932 de Caputh.

W. Mayer à A. Einstein à Spa, Belgique.

On retiendra de cette communication purement scientifique un détail amusant, dû aux conditions climatiques qui règnent sur la région de Berlin:

"Si ce que je vous ai communiqué (aujourd'hui et hier) est une pâle absurdité, je vous demande de prendre très amicalement en considération la température folle à laquelle je dois penser et écrire.

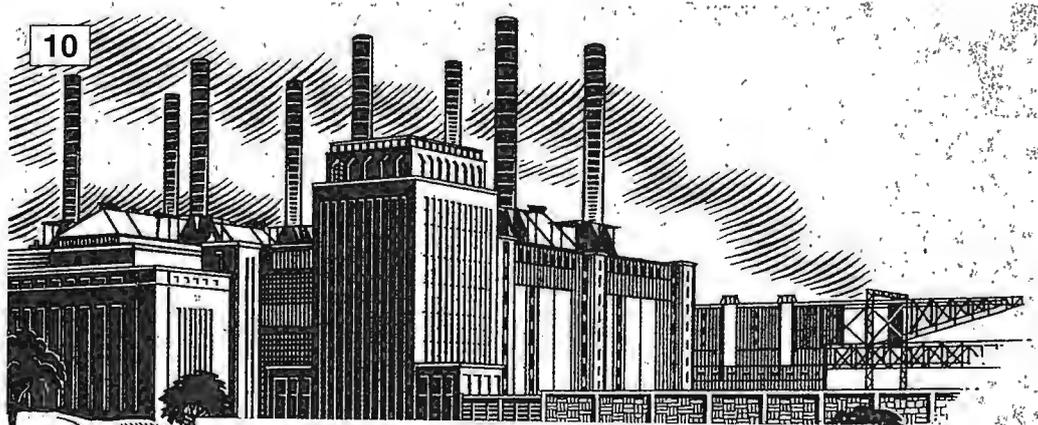
J'ai reçu votre carte et je veux, Grand Homme, envoyer le travail aussitôt que possible.

Beaucoup de saluts cordiaux et très proche au revoir.

Votre dévoué,

Walther Mayer."

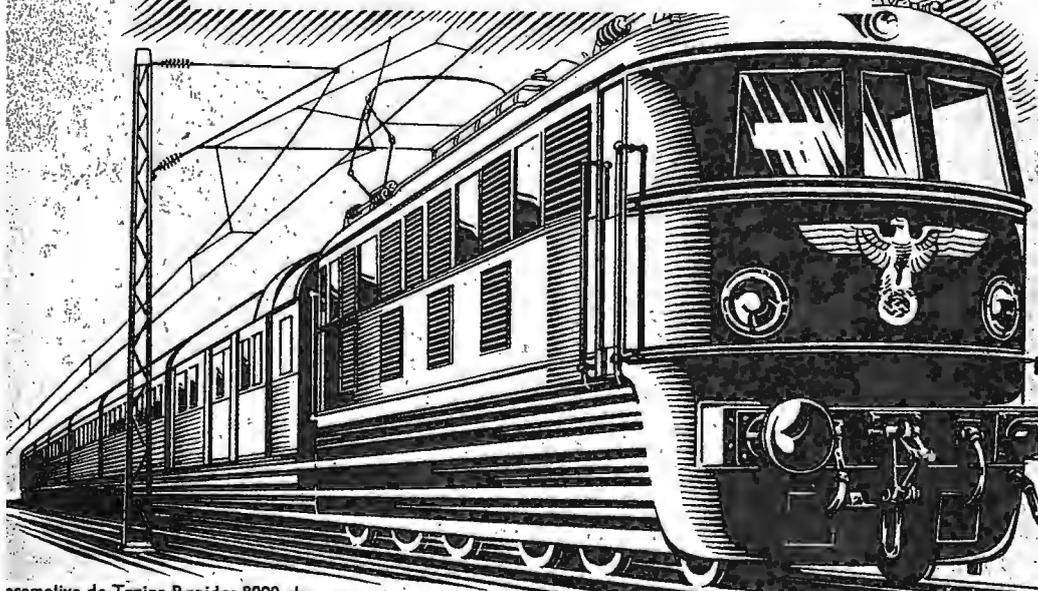
-----



Super-Centrale

# AEG

Symbole des  
Progrès de  
l'Electrotechnique



Locomotive de Trains Rapides 8000 chx.

**ALLGEMEINE ELEKTRICITÄTS - GESELLSCHAFT**

Société Française AEG pour l'Importation et la Vente en France du Matériel de l'Allgemeine Electricitäts-Gesellschaft, Berlin. — PARIS (17<sup>e</sup>), 161, rue de Courcelles.

Lettre de Walther Mayer (59)

23 août 1932 de Caputh.

W. Mayer à A. Einstein à Spa, Belgique.

Albert Einstein prolonge son séjour.

"Votre épouse vient de me faire visite; nous sommes tous très peinéés que votre retour soit tellement retardé, très peinéés même. Mais j'espère avec confiance que maintenant cela ne durera plus longtemps.

Mr Rupp, A.E.G., est encore en congé".

-----  
Lettre d'Albert Einstein (60)

Non daté: "Mardi", aux environs du 24-25 août 1932 à Spa.

A. Einstein à W. Mayer à Caputh.

Communication purement scientifique. A. Einstein ne fait aucun commentaire à la suite des propos d'ordre politique que W. Mayer avait tenus dans ses courriers précédents.

-----  
Lettre de Walther Mayer (61)

26 août 1932.

W. Mayer à A. Einstein à Spa, Belgique.

W. Mayer esquisse une autre solution de l'équation de Schrödinger pour expliquer la diffraction des électrons par un cristal.

"Cher et honoré Monsieur Einstein,

Je suis allé hier à l'A.E.G. et ai monté l'expérience avec le Dr Rupp - je vais maintenant lui envoyer votre lettre."

Après une longue analyse de l'équation de Schrödinger, W. Mayer revient à charge sur le voyage aux Etats-Unis:

"Ici, le temps est devenu très beau, le soleil est doux comme à l'automne et le calme est très profond - cela fait du travail une joie quand un moteur ne vrombit pas. Croyez-vous qu'en Allemagne il pourrait encore y avoir du danger? Je n'en suis pas tout à fait sûr, tant je vous souhaite ici. Que voulez-vous faire en hiver? Pasadena ou Princeton? Si seulement Monsieur Flexner pouvait m'envoyer auparavant le contrat - ce serait presque le moment.

Beaucoup de salutations cordiales.

Votre dévoué,

Walther Mayer."

Cette lettre de Walther Mayer paraît tout de même ambiguë, puisque c'est maintenant lui qui demande à Albert Einstein s'il y a encore du danger en Allemagne (à savoir, l'arrivée toujours possible des nazis au pouvoir) alors que dans sa lettre du 19 août, il se félicitait de l'avoir poussé à ce "voyage odieux".

-----  
La dernière lettre de Walther Mayer envoyée de Caputh à Albert Einstein (62).

27 août 1932 à Spa, Belgique.

W. Mayer comprend maintenant que la longueur d'onde du rayon électron est importante dans le traitement de la diffraction.

"Très honoré Professeur,

Ce que j'ai écrit hier sur la "flexion" était absolument irréfléchi. Saisir correctement le problème me paraît très difficile. Puisque vous viendrez bientôt, je ne veux pas aujourd'hui vous mettre au courant de mes efforts pour m'en approcher. Mais je comprends maintenant que la longueur d'onde  $\lambda$  due aux rayons des électrons est déterminante.

J'espère que ma dérive de l'équation Schrödinger vous a plus. la fonction caractéristique F qui y apparaît est donnée lorsqu'on ne connaît qu'un  $\Psi$ . On peut dire que tous les  $\Psi$  qui appartiennent à un F appartiennent à une classe. Je suis très curieux quant à vos réflexions sur l'équation Dirac.

Au revoir, à bientôt."

Votre dévoué,

Walther Mayer.

(à suivre)

F. BOUROTTE

11



Berlin Reichstagsgebäude mit Bismarckdenkmal.

### LEGENDE DES ILLUSTRATIONS

1. Plan de situation de l'Hôtel Jamar (ou d'Orange) à Frahinfaz. Extrait de la carte "Spa" (64/4). 1932, de l'Institut Cartographique Militaire.
2. Le chancelier du Reich Franz von Papen, futur prisonnier de luxe du Manoir de Lebioles en 1945. Il démissionna le 17/11/1932 laissant le champ libre à Hitler. Cependant, sans vergogne, il mit son talent de diplomate au service du régime nazi jusqu'à la fin de la guerre. Caricature extraite de "Franz von Papen" de Jean Bardanne - Editions Belgo-Suisses - Bruxelles 1945.
3. Spa, le Salon des Petits Jeux. Musée de la Ville d'eaux - Spa.
4. Cinquième Conseil de Physique Solvay en 1927 à Bruxelles. Photo Solvay.
5. Ancienne Ferme Jamar à Frahinfaz avant 1898. Archives François Bourotte.
6. Hôtel Jamar, Frahinfaz-Spa. Archives Arsène Hurlet.
7. Hôtel Jamar, Frahinfaz-Spa. Archives Arsène Hurlet.
8. Albert Einstein en 1898, étudiant à l'Ecole Polytechnique à Zurich. Photo ETH-Bibliothek Zurich.
9. A l'avant-plan: le Général Hans von Seeckt à son arrivée à la Fraineuse en 1920 pour la Conférence de la Paix. Photo Roméo Quirin.
10. A.E.G "Symbole des Progrès de l'Electronique" roule sous l'emblème du rapace à la Svastika après 1932 - Signal - Février 1941 - n°3. Archives François Bourotte.
11. Berlin. Le Reichstag. Archives François Bourotte.

-----

Reproduction interdite texte et documents photographiques.

*L'ABBE ACHILLE SALEE (suite)*Le découvreur1920 - 1925 La grande aventure

En ce printemps de 1920, embaumé d'une félicité d'être retrouvée, la famille Salée se regroupe, pour que chacun puisse mieux profiter de l'autre, à la Bondgenotenlaan, 86. Le 16 mars, ce sont Arthur et sa mère, bientôt rejoints, le 19 avril, par Achille, dont le retard est dû à la reprise, tant espérée de ses activités scientifiques.

En effet, nommé professeur de géologie africaine et de géographie coloniale en sa chère "Alma Mater", l'abbé Salée est tout prêt à consacrer le restant de sa vie de scientifique opiniâtre dans la continuité de ses études de dilection. Mais, une fois de plus, un événement, absolument imprévisible pour cette nature imprégnée d'une foi modeste, va bousculer ses projets.

A l'aube lumineuse de ces années '20, pour se remettre des efforts provoqués par une guerre qu'elles n'ont pas vraiment voulue, les nations colonialistes - terme non péjoratif à l'époque -, éprouvent un besoin pressant à tirer profit des terres africaines dont elles sont les tutrices légales. La relance des prospections minières est à l'ordre du jour. Il s'agit, ni plus ni moins, d'une impérieuse nécessité à leur survie. En préliminaire, le gouvernement belge envisage, avec un empressement digne d'Harpagon, d'envoyer des spécialistes en mission d'exploration géologique dans les territoires voisins de "notre" Congo, le Ruanda-Burundi, enlevés à la tutelle germanique et confiés au protectorat belge. En somme, la mise en valeur d'une prise de guerre. Rien n'est jamais vraiment perdu dans le milieu financier.

Au su de ses qualités morales et scientifiques intrinsèques, Achille Salée est inévitablement pressenti pour faire partie d'une première expédition. Devant une aussi surprenante proposition, tellement éloignée de ses activités, tant antérieures qu'actuelles, il en reste pantois. Ce grand savant, autant empreint de modestie que de scrupules, se trouve indigne d'un tel cadeau.

- "Je ne me sens pas préparé pour accomplir une telle mission", confie-t-il à ses proches.

Catherine, dame respectable aux soixante printemps, montre quelques réticences à laisser partir ce fils vénéré si loin, dans ces pays sauvages, inconnus. Malgré une stabilité d'esprit apparente,

en son for intérieur, Arthur est demeuré un aventurier. Puisqu'il ne peut le faire lui-même, il souhaite vivre des aventures intenses au travers de son cadet. Aussi, au contraire de sa mère, incite-t-il Achille à accepter.

- "Tu n'as pas le droit d'écarter une occasion unique de connaître un autre monde!"

- "Cette proposition, crois-moi, me tente terriblement", lui confie Achille en soupirant. "Mais je crains d'être orgueilleux."

Après quelques tergiversations de principe, toutes ces pressions gentilles, parfois emportées, de collègues, de maîtres et d'élèves, d'amis, ajoutée à la fraternelle persuasion, emportent son acceptation. Ce qui se fait d'autant plus facilement, qu'il brûle du désir d'enrichir son enseignement. Il ne veut pas conquérir, seulement apprendre encore. Comme pour s'excuser de ce consentement, il ajoute:

- "Je juge qu'il est fort nécessaire qu'un professeur en géologie africaine, de Louvain, acquiert des notions de première main en ce domaine, en Afrique centrale."

Une convention tacite intervient entre Mgr Ladeuze, le Recteur, et Salée, le Professeur, établissant que l'absence n'excéderait pas un an.

- "Ensuite, mon cher Achille, il vous sera loisible de reprendre vos cours et, surtout, de poursuivre vos chères études paléontologiques, qui ont fait de vous une célébrité."

C'est bien faire peu de cas de l'irrésistible attirance, pis, de l'envoûtement quasi diabolique qu'exerce le continent noir sur tous les scientifiques, particulièrement ceux de la trempe de Salée.

En s'embarquant à Anvers, au printemps de 1921, comme adjoint de son compatriote, l'ingénieur géologue Fernand Delhaye, l'abbé ignore qu'il entame une vraie carrière coloniale.

La mer, est-ce pour apaiser les novices, est d'humeur rassurante. Elle sait contenir ses caprices. Mais, lorsque le navire pénètre dans le Golfe de Gascogne, un gros temps d'équinoxe provoque sa colère. Si fort, qu'elle en devient houleuse. Faisant le gros dos, comme un chat, elle crachote et souffle. La seconde classe, située à l'arrière du bateau, danse dangereusement. Dès les côtes espagnoles en vue, de furie dégoulinante d'écume comme un monstre mythique, la mer devient princesse, douce et bleue. Puis, après avoir laissé le Portugal accroché à sa péninsule, le vapeur poursuit sa route sur l'océan Atlantique, rompant la monotonie par les escales colorées de Ténérife aux Canaries, de Dakar à la pointe sud du Cap Vert, de Freetown en Sierra Leone. Puis, il fait du cabotage dans le Golfe de Guinée, pour glisser vers le sud.

Depuis la veille au soir, l'eau était devenue couleur café au lait, provoquée par les eaux troubles du grand fleuve Congo, qui force l'océan. Dès l'aube tropicale, à six heures, les passagers, surtout les "nouveaux" se précipitent sur le pont. Des deux côtés, leur apparaissent distinctement les

rives. Ils sont déjà dans le fleuve, le terrible Zaïre des conquérants. Matadi est là. La ville étale ses maisons blanches chapeautées de tôles rouges qui se détachent dans la verdure des palmiers.

Cette longue traversée, durant laquelle les deux géologues ont commencé à se connaître, les a fait heureux.

Certes, il fait chaud, mais cette chaleur n'étouffe pas, elle reconforte.

"Et dire que de braves gens, certes bien intentionnés, nous avaient avisés de cet affrontement avec un pays dominé par une chaleur d'étuve, terriblement éprouvante pour de petits Européens mal préparés", ironise l'ingénieur Delhaye, en caressant sa moustache.

"Il ne faut croire que ce que Dieu dit, le reste n'est qu'erreur", souligne gravement l'abbé Salée.

Puis, en s'ébrouant gaiement:

"Cela se supporte très bien...et puis, mon cher ami, ne sommes-nous pas équipés en conséquence?"

Et levant les bras vers un ciel implacablement bleu qui bourdonne, il interroge:

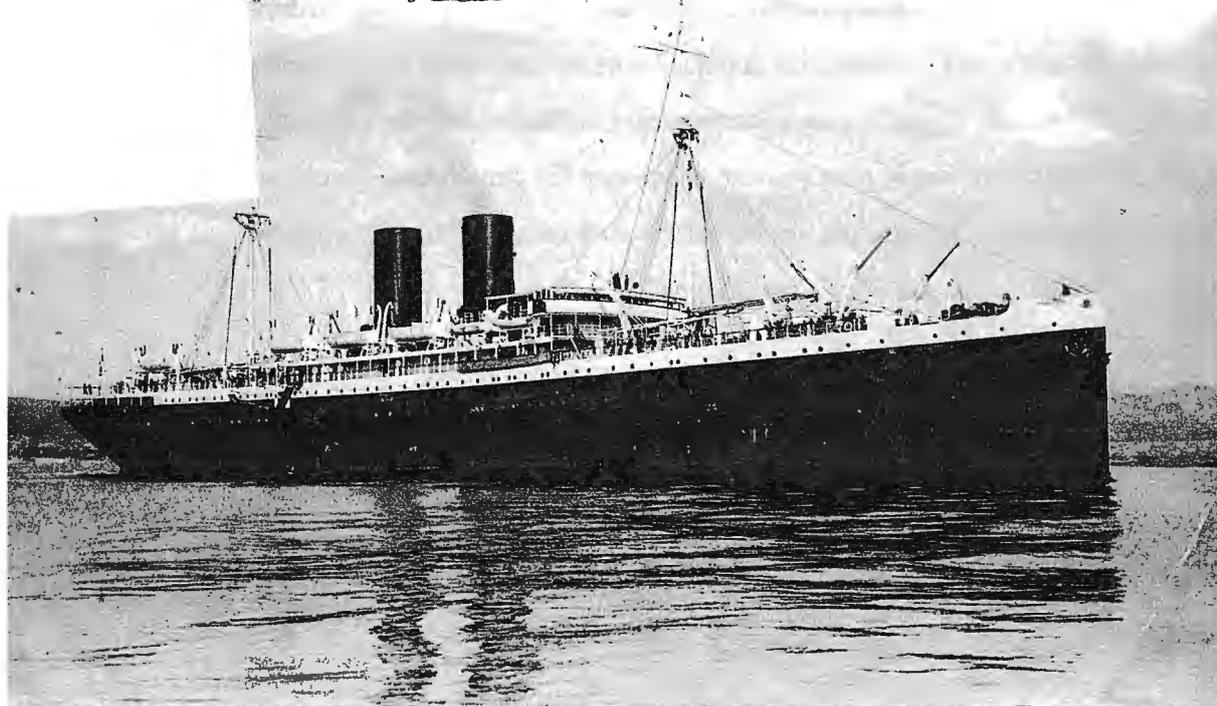
"Terre d'Afrique, si secrète, seras-tu clémente ou garderas-tu nos pauvres os au fond de tes forêts mystérieuses?"

Après les rapports obligés avec l'administration de la capitale, Boma - Léopoldville n'aura ce privilège qu'en juillet 1923 -, voici Salée et Delhaye en "route" vers le Haut, terminus Stanleyville. Ils ne pourront éviter les escales obligatoires que sont les Postes, pas plus que les endroits à combustibles où le vieux rafiote qui les emmène ira se ravitailler.

Si le fleuve semble couler paisiblement entre ses rives marécageuses, souvent très éloignées, son lit est parsemé d'îlots, de bancs de sable et parfois d'arbres déracinés, des "schnaks", que le courant laisse traîtreusement flâner au milieu des passes navigables. A chaque fois, immuablement à six heures du soir, la tombée du jour surprend. Il faut s'arrêter, car la navigation nocturne est impossible sans clair de lune. C'est alors que la forêt s'approche, qui dresse ses arbres géants, esprits tantôt bienveillants, tantôt hostiles, dont les innombrables doigts griffus agrippent un tissage de lianes.

Plus que tout autre région de cet immense continent négligé, l'Afrique centrale ressemble à un coffre-fort dont on aurait perdu la combinaison. A cette époque, la présence européenne n'est qu'une représentation emblématique.

ot LECONTE de LISLE  
gnie des Messageries Maritimes



Carte postale envoyée par A. Salée à sa maman (recto)  
(coll. musée de la Ville d'eaux)

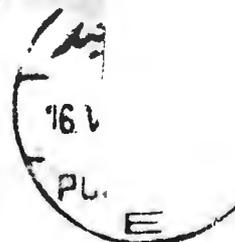
Port Sait, 10 juin 1926

Bien chère maman

Chers Aden et père,

Voici la photo de notre  
paquebot Leconte de Lisle qui  
fait son premier voyage.  
Jusqu'à présent il lui-ci  
a très bien marché, mais  
il commence à faire  
chaud. Ce soir nous  
quitterons Port Sait et  
prendrons le Canal pour  
nous arrêter demain à Sué  
Je vous embrasse très fort  
et de tout cœur  
Zchulle

CARTE POSTALE



Madame V<sup>ve</sup> E. Salée

20 Avenue des Alliés

Louvain

(Belgique)

Idem (verso)

Lorsque l'expédition Delhaye-Salée pénètre dans le Ruanda-Urundi, les géologues en perçoivent aussitôt le refus de l'environnement à les accueillir. Au long des pistes et des sentiers, qui s'insinuent dans les larges vallées marécageuses où se ruent sans détour à l'escalade de pentes ardues, qui conduisent aux hauts plateaux, les déplacements en caravane sont particulièrement malaisés. Peu praticables, les routes, quand il y en a, n'aident que médiocrement les explorateurs. Ils doivent en inventer des rudimentaires, le plus souvent en suivant les cours d'eau, y subissant le harcèlement de nuées de moustiques. Quelquefois, les difficultés sont telles, qu'ils sont obligés de se plonger, jusqu'à mi-corps, marchant ainsi dans l'eau "par facilité".

De surcroît, débarrassées du joug prussien, les tribus montagnardes ne se montrent nullement disposées à fournir des guides à ces Européens, nouveaux venus. Si ce n'est sur les voies, encore assez rares, qui relient les postes militaires aux missions éparpillées dans la brousse, la circulation des chercheurs et de leurs porteurs est rendue plus pénible encore par ces manifestations d'hostilité ouverte.

N'ayant d'autre objectif que de trouver des affleurements rocheux ou des tapis alluvionnaires pour satisfaire leur appétit scientifique, les deux hommes n'ont d'autres moyens que de parcourir chaque région en tous sens. Aussi, embusqués dans des coins reculés de cette forêt qu'ils connaissent parfaitement, les indigènes les observent-ils silencieusement. Les travaux mystérieux, dans lesquels s'impliquent avec candeur les géologues, éveillent leur méfiance, qui va croissant.

Après avoir marché pendant des jours dans la forêt, sur des pistes sinueuses au sol de lave pulvérisée, rendues glissantes par un brouillard persistant qui maintient constamment les lieux dans une humidité intense, l'expédition, qui s'est arrêtée pour permettre à quelques porteurs retardataires de la rattraper, arrive en vue d'une mission. Etablis depuis longtemps dans ce pays perdu, les pères blancs, seule présence européenne en ces territoires vierges, parfaitement informés des rumeurs qui circulent à leur propos parmi les indigènes, veulent mettre ces néophytes en garde.

- "Vos vies sont en danger, nous vous conseillons de vous écarter le moins possible des secteurs sous contrôle administratif."

Mais c'est ignorer que des savants de cette trempe sont des vagabonds impénitents.

- "Pères, nous vous savons gré de vos conseils de prudence, certes bienveillants, dit l'abbé, mais les impératifs de notre profession, et surtout de notre mandat, ne nous permettent pas de nous plier à une telle servitude."

Et d'expliquer aux religieux, déferents mais sceptiques, les obligations professionnelles incontournables des levés de cartes géologiques en terre inconnue, qui obligent à des parcours en

contradiction avec une logique de précaution, certes louable, qui les entraînent en des courses quelque peu excentriques.

En bref, Fernand Delhayé pas plus qu'Achille Salée ne croyant guère à cette insécurité.

Les motivations réelles de leur avidité de chercheurs se trouvaient, à l'état embryonnaire, sous la forme d'un simple croquis, dans l'ouvrage "Die Burundi" du Dr.Hans Meyer, publié à Leipzig en 1916. Bien que le côté sommaire des données stratigraphiques y consignées ne fasse aucun doute, Delhayé et Salée en avaient perçu la structure de base: les dislocations tectoniques avaient une direction générale nord-sud. Les deux géologues vérifient cette notion en quelques lieux. Ils établissent ainsi un réseau d'itinéraires de direction ouest-est, qui leur facilitera le rassemblement, en peu de temps, d'une somme d'informations inédites. Grâce à cela, il leur est possible, dès les premiers mois de leur séjour à pied-d'oeuvre, d'élaborer une échelle stratigraphique générale.

Un soir de juin 1922, alors qu'elle suit un de ces itinéraires, la caravane sort de la région des bambous, à l'altitude de 2.500 mètres. Le temps, qui commence à s'éclaircir, fait apparaître aux yeux fatigués de ses membres une agglomération de huttes, dont ils distinguent nettement les feux, dans le fond d'une vallée large, au pied d'un mamelon pelé.

Des bruits de tambours lancinants, des cris, des chants, à peine audibles, leur parviennent. Au fur et à mesure que la colonne progresse, ce brouhaha devient plus perceptible, assourdissant même. Là, au centre du village, les habitants très excités exécutent, sans temps morts, une danse rituelle.

Le cercle des danseurs s'entrouvre, pour aussitôt se refermer sur l'expédition, prise ainsi comme poissons en nasse.

Alors c'est la ruée. Avant d'avoir pu réagir, la plupart des porteurs sont massacrés. Certains, plus méfiants, ont réussi à s'enfuir. Delhayé, le poumon percé d'un coup de poignard, s'écroule. Il est laissé pour mort.

Les habitants du village ont fui. Les huttes brûlent. Sans l'intervention rapide de l'abbé Salée, aidé des porteurs rescapés accourus à son secours, et des soins très attentifs qu'il prodigue à son malheureux compagnon, cet incident aurait indéniablement coûté la vie au déjà célèbre explorateur.

Toutefois, le travail que les deux collaborateurs ont entrepris depuis près d'une année n'est que provisoirement interrompu. Durant la convalescence de son chef de mission, qui a été transporté chez les Pères Blancs, Achille Salée s'attelle à tout le levé du nord du Ruanda, peuplé par les Banyaruanda(ou Banyaruanda), tribus réfractaires non seulement aux Européens, mais aussi aux Watusi, ethnie dominante.

Aussi, par mesure de sécurité afin de prévenir tout autre "accident" et ses graves conséquences, les autorités de tutelle adjoignent-elles une escorte militaire à la caravane reconstituée

d'Achille Salée. Mais cela ne peut impressionner ces vindicatifs indigènes, qui réitèrent, à plusieurs reprises, des attaques heureusement repoussées.

Nonobstant la précarité de la situation, Salée, toujours sans défaillance, inébranlable Ardennais, poursuit sa tâche.

Chaque matin, le soleil ébahi le trouve levé pour célébrer la messe, entouré de ses porteurs et de ses ouvriers, tous chrétiens.

- "Récitez vos prières à haute voix mes frères et chantez pour louer le Seigneur, comme vous l'ont appris les Pères des missions", leur demande-t-il à chaque aube.

Le soir, quelle que fût la rudesse de la journée, il rejoint le gîte d'étape, installé par le groupe de porteurs dont c'est la charge, harassé mais satisfait. Sous la tente, à la nuit tombée, alors que dorment déjà les membres de sa caravane, à la lumière vacillante d'une lampe à huile de palme, qui fumeuse répand sa clarté triste, mêlée d'une odeur fétide, Achille trace son trajet du jour; avec rigueur, il consigne par écrit les résultats de ses observations de la journée et classe soigneusement les échantillons recueillis, méthodique comme en son laboratoire de Louvain. Ce travail fastidieux le mène régulièrement jusqu'à très tard dans la nuit.

Après avoir tout rangé dans ses précieuses malles, avant de se coucher, il s'astreint encore à lire son bréviaire et à réciter son chapelet.

Entre-temps, Fernand Delhaye, qui a conservé l'intégrité de ses facultés intellectuelles, a recouvré ses forces physiques. Le geste meurtrier de cet indigène, fou de peur autant que de colère irraisonnée, qui avait attenté à sa vie, n'est plus qu'un mauvais souvenir. Gaillardement, il reprend la direction de l'opération scientifique. Ainsi, peut-il soulager son ami Salée, que les tracasseries suscitées par l'organisation administrative d'une telle expédition lassent plus que le travail de terrain.

Enfin les deux géologues s'attachent-ils à la conclusion de leur mission, soutenue par la Banque de Bruxelles, en se rendant dans la région des volcans, les Virunga, sise au nord du Ruanda. Cette ultime entreprise consiste en l'exécution d'un levé topographique et géologique, par des coupes à travers toutes les formations du sol, d'une région peu connue, estompée dans le brouillard permanent qui règne à ces hautes altitudes avoisinant 2000 à 3000 mètres.

\* \* \* \* \*

Les retrouvailles avec le pays, la famille, les amis, les maîtres sont émouvantes.

Mais, sans presque prendre la peine de se reposer, les deux savants explorateurs s'attellent à une tâche qui apparaît plus ingrate que leur expédition. En effet, il leur faut débroussailler minutieusement les nombreux levés topographiques et géologiques, le lot impressionnant de notes,

les descriptions des lieux, la classification nécessaire des terrains, sorte d'arbre généalogique des sols, étudiés, que les spécialistes de cette discipline désignent sous les termes "légende stratigraphique". Rien ou très peu, si l'on excepte le croquis de Meyer, n'était connu au sujet du sous-sol de ces hautes régions, où, en ces deux années, les deux compagnons y ont fait une généreuse moisson de renseignements indispensables à l'élaboration de "la carte géologique du Ruanda-Urundi", dressée à l'échelle du 1:200.000ème et répartie en six feuillets.

Publié en automne 1923, ce travail vaut à ses auteurs une consécration non usurpée, qui va au-delà de leur modestie. La communauté scientifique, unanime, les honore du titre de "pionniers de la géologie des territoires sous mandat belge".

Les terres explorées par l'équipe Delhaye-Salée comprennent deux lacs, le Tanganika et l'Albert-Edouard. Ces grands lacs s'abritent au fond de dépressions géologiques étroites et très allongées, cernées par des escarpements imposants. Dans la région septentrionale, aux abords des lacs, les vallées deviennent marécageuses, puis sont noyées. Certaines le sont jusqu'à haut en amont, dans cette partie où les cours d'eau sont toujours des torrents.

Pour tenter d'éclairer ce "phénomène", les géologues ont établi plusieurs théories. La plus ancienne pose que les effondrements provoqués par des failles, sortes de crevasses de la croûte terrestre, à peu près verticales, auraient permis aux eaux d'occuper ces fonds, que E. Suess a fait connaître sous le nom de "graben". La deuxième révoque en doute cette "justification". Pour ses défenseurs, les continents, posés tels des radeaux flottant sur une couche plastique de plus forte densité, se déplaceraient en dérivant à partir d'un continent primitif unique. Les grands "Fossés" africains seraient des cassures amorçant une dérive ou la prolongeant. Enfin, une dernière née, émise par Bailey Willis, s'appuie sur: l'hypothèse que deux masses, qui glissaient l'une vers l'autre, se sont arrêtées peu avant le choc, laissant ainsi entre elles une bande étroite.

Ces "solutions" suscitent bien des polémiques dans le domaine de la géologie, science "hypothétique", entre les tenants de chacune.

Salée est persuadé que le mieux est de vérifier ces hypothèses par une abondante récolte de faits relevés, étudiés sur le terrain. Ainsi évoque-t-il l'idée d'une inondation récente, géologiquement parlant. Travailleur méthodique, en collaboration avec Fernand Delhaye, il suggère une solution objective au problème des "Graben", consignée en "Le Graben central africain entre le lac Tanganika et le lac Albert-Edouard", publiée en cette année 1923 par l'Académie des Sciences de Paris.

Le bien-fondé de son opinion se confirme. C'est, effectivement, un barrage de laves volcaniques rejetées par les cratères du massif des Virunga, qui a fait obstacle à la continuation du déversement des eaux du Kivu vers le nord, dans la direction du lac Edouard, logé lui aussi dans le grand Graben africain.

### 1926 - 1927 - L'imprévu pour les deux frères

Parmi le personnel affecté au service de la comptabilité dont il est le chef respecté et apprécié, Arthur Salée a sympathisé avec un employé, son cadet de six ans, Charles Vigneron, originaire de la région carolorégienne. Sans doute, sont-ce leurs racines wallonnes qui les ont rapprochés. Bien vite, cette camaraderie s'est transformée en véritable amitié, toute empreinte de cordiale fraternité.

Charles, qui vit seul à Louvain, aime retourner à Charleroi, lorsque l'occasion se présente à la faveur d'un congé ou d'une fête. Dès lors, il invite son chef et ami. D'abord réticent à l'idée de laisser sa mère seule, - Achille étant immergé dans ses travaux, n'est présent que de corps, très peu d'esprit - il finit par céder devant l'insistance bienveillante de son subordonné.

Le numéro 39 de la rue Egalité (actuelle rue Jules Destrée) à Charleroi est une de ces maisons dites "ouvrières", perdues parmi ses pareilles, dans un quartier de charbonnage au nord de la ville, vers Lodelinsart, domicile modeste d'une famille ordinaire, les Vigneron.

Le père, Charles Vigneron, surveillant au charbonnage, haut de taille, les épaules voûtées, le visage ridé plein de douceur ronde, accueille Arthur avec une chaleur franche, retenue par la déférence due à un supérieur. Alors qu'il était ouvrier verrier à Lodelinsart -dès 1880, une cinquantaine de verreries y étaient installées -, il avait épousé la demoiselle effacée qu'était Juliette Félicie Ghislain, qui lui offrit deux enfants, Maximilienne Félicie Thérèse le 22 septembre 1884, puis Charles Joseph Maximilien, le 6 février 1887.

Maximilienne, belle jeune femme brune, grande, svelte, aux yeux magnifiques, au timbre de voix suave, assez élégante, avare de paroles, mais apparaissant riche de sentiments profonds, presque impénétrables, trouble Arthur.

Les rapports qui s'établissent entre elle et lui sont bons. Ils se métamorphosent très vite en affection. Leurs regards se rencontrent plus souvent qu'il est convenable.

La flamme silencieuse allumée dans le coeur d'Arthur se met à vivre intensément. Il y voit l'annonce, encore vague, du moment le plus heureux que Dieu puisse désormais lui accorder sur terre; le moment de réunir pour jamais deux âmes égarées dans la solitude. Moment appelé par tant de prières, parfois avec de si brûlantes larmes cachées.

Son coeur est plein de douceur et aussi de tremblement. Sans encore oser formuler de paroles, son âme est ardente.

Enfin, il comprend et se fait comprendre. Une tendresse paisible, ils ont tous deux passé l'âge de la folle passion, a germé. Elle prend racine.

Maximilienne a un beau visage rayonnant de joie et de gaieté, Arthur un coeur ouvert et chaleureux. A petits pas, appréciant la compagnie l'un de l'autre, ils s'acheminent vers une union mûrement consentie.

\* \* \* \* \*

Les Britanniques acceptent de rétrocéder la région du Kisaka à la Belgique. Notre pays avait reçu de la Société des Nations (S.D.N.), le 22 août 1919, mandat sur le Rwanda-Urundi. L'accord anglo-belge du 30 mai 1919 précisait la répartition des territoires d'Afrique orientale, sous tutelle allemande jusqu'à la guerre, et pris en tenaille par l'Est africain anglais (Ouganda et Tanzanie actuels) et le Congo belge (Zaire). Mais, en début de l'année 1926, les troupes anglaises, peu pressées, campaient toujours sur la frontière orientale du Rwanda. Cet acte de restitution était le règlement final du litige.

Le pays était en crise depuis peu. Le Ministre des Finances, Albert-Edouard Janssens avait tenté, en vain, de soutenir le franc belge à la dérive. Mais hélas! en Belgique comme ailleurs, la confiance manquait.

Ce dénouement du problème rwandais est une bouffée d'espoir pour les autorités gouvernementales belges. Ainsi, se présente l'occasion pour le nouveau gouvernement de M.Henri Jaspar de pressentir Achille Salée pour une deuxième expédition géologique dans cette partie du Rwanda oriental.

En ce printemps 1926, la situation devient désastreuse. Les capitaux s'envolent comme feuilles au vent d'automne. Poussé par un besoin pressant d'argent, les nouveaux dirigeants du 20 mai guignent, d'un oeil avide, ces territoires rwandais méconnus.

- "Vous en serez le seul maître, avec les pleins pouvoirs ... Vous agirez à votre guise..."

- "Nous savons votre compétence en cette matière... délicate."

- "Le pays vous fait entière confiance..."

Si le fait qu'il parte seul lui est présenté sous la forme, bien enrobée de fatuité, d'une reconnaissance profonde et indiscutable de ses qualités scientifiques, Achille Salée, bien qu'intérieurement cela le satisfasse, n'est guère dupe. Ce que ces gens attendent du résultat de ses nombreux travaux, de ses probables découvertes géologiques, ce sont de nouveaux indices d'exploitation minière, en bref, de bas intérêts financiers.

- "Mais, se console-t-il, si c'est une voie choisie par le "Seigneur pour le bien de la science, alors..."

\* \* \* \* \*

Dans cette région du Kisaka, encore militarisée, que les montagnes entourent, le professeur Salée se trouve enfermé par la chaleur de la plaine. Mais il est heureux de cette nouvelle confrontation avec une Afrique qu'il aime avec respect. Ce pays satisfait, par la noble grandeur de ses forêts, de ses vallées verdoyantes, de ses "collines", faite d'un goût d'absolu, sa simplicité, son horreur complète de l'apparat.

Le détachement de l'armée belgo-congolaise, qui y a ses cantonnements, lui fournit une escorte. Une section de soldats de la colonie, d'apparence naturelle quelque peu indolente, mais parfaitement disciplinés. Et qui, quand il le faut, savent être très durs et très résistants. Grâce à cette rassurante protection, Salée et ses nombreux porteurs se sentent à l'abri de toute intervention hostile des tribus indigènes. Quoique, certes ce danger existe, il s'est en peu de temps amenuisé.

L'air vibre lentement, gris ou bleu, selon le ciel qui rameute ou disperse ses nuages au gré de la saison sèche. L'atmosphère chargée trouble la vue, rapproche les horizons, efface les montagnes. Avec l'allure tranquille d'une chenille sur une tige, la caravane monte en abandonnant les vallées réduites à des cuvettes suffocantes. La température change. La chaleur se dépouille. A 2 000 mètres et plus, l'air frais se raréfie. L'avance est plus pénible.

Cependant, l'efficacité des soldats coloniaux se vérifie chaque jour. Aucun incident, même futile, ne vient perturber les travaux du géologue belge qui, exempté de tous soucis, progresse l'esprit libre dans ses opérations de levés géologiques.

Il résiste au vertige.

Voici le plateau. Les courbes fléchissent. La campagne verdoie, pastorale, évocatrice de douceur. La piste suivie par l'expédition fume de toute la poussière soulevée.

Il n'y a plus de villages agglomérés, mais des huttes jetées çà et là, comme des graines par la main sûre d'un semeur géant. Elles germent agrippées aux pentes, surveillant les fonds marécageux.

\* \* \* \* \*

Dans un climat de relance économique poursuivie par le gouvernement Jaspas, la Belgique retrouve prudemment son équilibre.

Arthur a rencontré et aimé d'amour la femme qui créera autour de lui un réseau de tendresses. Cette femme, Maximilienne, dont il se juge digne, il l'épouse à Charleroi, sous le soleil, légèrement voilé, pour ne pas les importuner, de ce mercredi 2 juin 1926, en une cérémonie discrète, dans l'espérance d'une fin de vie au bonheur simple. Il n'y a pas de famille, Marie-Catherine Salée-

Hourlay, n'ayant pu faire le déplacement, a donné son accord, symbolique, par acte passé devant Maître Armand Hollanders, notaire à Louvain, le 20 mai dernier et les parents Vigneron, de même consentants, par acte dressé par Maître Charles de Moor, notaire à Charleroi, le 19 mai. Les témoins, le bijoutier Albert Lefèbvre et l'employé Alexandre Mathieu, sont pris au hasard de leur présence. A leurs âges, Arthur à 45 ans et Maximilienne 41 ans, la simplicité dans toute sa rigueur s'impose sans force. Seule la jeunesse, enivrée de passion, a besoin de décorum pour souligner cette étape importante de la vie.

De retour à Louvain, le couple s'installe à quelques pas du domicile de Marie Catherine, port d'attache d'Achille, informé des "faits" par télégramme, au 28 de la Bondgenotenlaan, (avenue des Alliés), où il est domicilié officiellement le 25 août 1926.

La jeune épouse est accueillie par la joie sincère de la douce Marie-Catherine.

- "Ma fille que j'ai tant souhaitée, vous voilà enfin!" confie la vieille dame. «Vous ne savez pas? Non! vous ne pouvez pas savoir quel bonheur vous m'offrez!"

Elle essuie une perle sur sa joue.

- "Laissez-moi vous embrasser!"

Cet émoi se trouble de tendresse. Maximilienne saisit doucement la main qu'elle retire de dessus son épaule et la serre affectueusement dans les siennes d'une fine blancheur.

\* \* \* \* \*

Les jeunes mariés ne se troublent pas de la caresse du soleil; ils n'entendent pas tomber les feuilles des arbres gémissant qui gardent la place. Ils n'ont pas besoin de parler pour s'entendre. Ils ne s'aperçoivent qu'il y a eu un mois de décembre, puis janvier, accompagnés de brume et de neige boueuse, que quand février met aux carreaux un frissonnant soleil et que les giboulées de mars fouettent un ciel fou.

Le printemps s'affirme. Il s'annonce beau.

- "Maxi! Maxi, ma chérie" clame Arthur tout exalté, «viens, j'ai une bonne nouvelle!"

Sous le nez retroussé de sa femme, médusée, il brandit un télégramme bleu.

- "Achille revient!"

Bravant toute modestie, la famille agrandie des Salée, ils ont même invité le beau-frère Charles, accueille avec faste le retour du frère. L'Africain, comme ils le nomment en riant.

- "Maman adorée, cher frère, vous ma soeur, chère Maximilienne, et vous Charles, cher ami, s'émeut Achille, qu'il est donc agréable de se trouver en famille, pour goûter une jouissance permise, en un jour que, avec la permission de Dieu, vous avez voulu de fête."

Par la fenêtre ouverte du salon entre tout le ciel du printemps. Les cloches carillonnent dans un air déjà tiède. Cette fin avril 1927 a une étonnante douceur.

Mais ces instants de bonheur cossu doivent faire une pause. Le travail doit se parachever. Le professeur Salée s'attelle à la rédaction d'un ouvrage d'envergure, intitulé "Mémoire sur la Constitution géologique du Rwanda oriental", qu'il accompagne d'une carte géologique en couleurs.

Cette somme d'observations précises, in-quarto, est à peine assemblée, qu'Achille couche sur le papier, d'une écriture ferme, ses "Notes sur la morphologie du Rwanda-Urundi".

Pour souligner, de façon tangible, la haute estime en laquelle elle tient ses travaux, la Classe des Sciences de l'Académie Royale de Belgique attribue au professeur Salée le Prix Agathon De Potter, d'un montant de 3.000 francs, sorte de croix du mérite pour services rendus à la progression de la géologie, une des plus hautes distinction honorifiques du monde des sciences.

Ces études sont publiées, en 1928, dans le Mémorial de l'Institut géologique de l'Université de Louvain. Leur retentissement parmi les scientifiques est d'une telle ampleur que ses maîtres les déclarent "oeuvres des plus importantes pour la connaissance du sous-sol centre-africain".

(à suivre...)

J-P. Montulet

## ERRATUM

Dans l'article paru dans le numéro de mars, à la page 39, à la fin de la troisième ligne du deuxième paragraphe, au lieu de : "...en cet équipage, en d'autres TERMES insolite, ...", il faut lire: "..., en d'autres TEMPS insolite, ..."

## *"UNE HISTOIRE TOUTE SIMPLE"*

Avant que la mémoire ne me manque, je voudrais écrire une petite histoire, toute simple, en faisant le portrait d'une personne toute simple. Caroline Jérôme est née Laboureur, à Stoumont. Sans doute dans un milieu très humble puisqu'elle racontait qu'étant enfant, en "allant aux myrtilles", pour se faire un peu d'argent, les parents cueillaient pendant que les enfants tressaient les paniers (on vendait en ce temps là les fruits et la corbeille - ce panier bien spécifique de Spa, reconnaissable entre mille et pour lequel il suffit d'un bon couteau et d'une branche de noisetier).

Caroline, probablement est entrée "en service" sans doute dans une bonne famille car elle a le maintien, le vocabulaire, les manières et même l'orthographe de la classe aisée de son époque. Mais quand nous la rencontrons, hélas, elle est déjà veuve.

Elle habite un petit logis rue de la Sauvenière, elle est excellente cuisinière, d'une honnêteté et d'une fidélité à toute épreuve - chaque jour elle monte chez nous, que la maison soit occupée ou vide d'habitants.

Quand nous émignons vers une demeure plus confortable, la guerre s'annonce et s'approche irrémédiablement et Caroline n'a guère plus de chemin à faire, en terrain plat cette fois, pour venir chaque jour à la villa. Suivant les vacances et les hasards, il y a des occupants, grands, petits, de la famille ou des amis.

A l'exception de la bombe volante tombée sur la colline de Balmoral, la villa a échappé à la guerre et c'est le refuge d'amis, d'artistes, musiciens ou peintres. Caroline est la magicienne qui fait un repas de peu de choses, qui parle aux oiseaux, qui connaît la nature qui, chaque jour, est à son poste pour prodiguer tous ses soins. Lorsqu'elle voit apparaître un grand escogriffe que l'on appelle Monsieur Richard et qui s'installe dans la chambre des garçons, parce qu'il y a 2 lits et que l'ami Charlier pourra dormir à ses côtés, Caroline s'adapte à cet hôte, inconnu mais très familier, simple, d'un contact franc et facile, mais qui, chose curieuse, n'a absolument rien à faire, n'a pas d'amis et ne sort pas. Mais bon, c'est un ami de Monsieur André, le fils de la maison.

Lorsque Caroline prend froid, Tante Marie ne veut pas qu'elle s'en retourne chez elle et la loge dans la chambre d'amis pour la soigner; c'est à cette occasion que la belle-soeur de Caroline vient prendre de ses nouvelles et en montant à sa chambre croise l'escogriffe. Qu'est-ce que c'est que cet habitant? C'est un ami de Monsieur André! Tu es folle, dit sa belle-soeur, c'est le Prince Charles de Belgique. Caroline n'en croit rien: Monsieur Richard vient cirer ses souliers à la cuisine, près d'elle, il soulève les couvercles pour voir ce qu'on va manger!

La belle-soeur n'en démord pas - elle a longtemps "servi" chez les Peltzer de Clermont à la Fraineuse où la Reine Elisabeth venait souvent avec les enfants.

Le doute s'installe dans l'esprit de Caroline, elle ne change rien à son attitude, elle prend le risque avec les autres... Et lorsque tout est passé et que la joie de la victoire fait oublier les dangers que l'on a frôlés, Tante Marie dit à Caroline: maintenant, il faut bien vous l'avouer, Monsieur Richard n'est pas un ami de Monsieur André, c'est le Prince Charles. Caroline répond tout simplement: je le sais, ma belle-soeur me l'a dit et d'ailleurs, à la salle de bains, j'ai vu une bague dans laquelle il est gravé "Albert à Elisabeth". Alors ...

En nous quittant pour un abri plus discret, Monsieur Richard a remis à Caroline un pourboire vraiment "princier" et lorsque, à sa mort, j'ai veillé à sa sépulture, j'ai trouvé dans ses modestes trésors quatre grands billets verts de 1 000 frs, démonétisés depuis longtemps. Elle avait gardé cette poire pour la soif comme le viatique extrême.

Le courage, l'oubli total de soi, l'héroïsme obscur, ne se trouvent pas toujours où ils font étalage; est-ce que toutes les médailles ont été bien distribuées? N'a-t-on pas omis de reconnaître cet esprit de résistance qui n'attend rien et qui sacrifie avec sérénité sa sécurité à un idéal du patriotisme le plus pur.

Le musée possède le carnet de famille de Caroline, une bible très ancienne, reliée de cuir avec un fermoir d'argent où l'on a consigné souvent d'une plume hésitante et malhabile des naissances et des décès à une époque où le registre de la commune n'existait probablement pas.

N'est-ce pas que c'est une histoire toute simple sur une personne toute simple? Mais elle méritait bien, je crois, d'être contée, et surtout d'être retenue à une époque où certaines valeurs risquent bien de disparaître.

G. Hanlet

\* \* \* \* \*

*Le Comité d'Histoire et Archéologie spadoises  
est heureux de présenter ses vœux pour l'année nouvelle  
à tous ses membres et fidèles lecteurs.*

\* \* \* \* \*